

CAROLINE DE BRUNSWICK  
(1868)



THE PRINCESS CAROLINE of BRUNSWIC,  
Intended PRINCESS of WALES.

ALEXANDRE DUMAS

Caroline de Brunswick,  
reine d'Angleterre :  
sa vie, son procès, sa mort

LE JOYEUX ROGER  
2016

ISBN : 978-2-924529-53-9

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

## Note de l'éditeur

Triste existence que celle de cette princesse de Brunswick, petite-fille du roi d'Angleterre George III, que son père, le duc de Brunswick-Wolfenbüttel, donna pour épouse au prince de Galles et futur roi d'Angleterre George IV. Ce prince « ivrogne, prodigue, joueur, escroc, débauché, sans parole et banqueroutier », selon les termes de Dumas et l'avis de ses contemporains, qui avait déjà contracté un mariage aussi illégal que secret, avait consenti sous la contrainte de son père et du parlement britannique à cette union en échange du paiement des dettes énormes qu'il avait accumulées et qui menaçaient ses droits à la succession du trône. Dès leur première rencontre, il manifesta à sa future épouse toute la répulsion qu'elle lui inspirait. Et lorsqu'elle lui eut donné une héritière, moins d'un an après leur mariage, il la rejeta totalement et la tint éloignée de lui-même et de la cour. La suite ne fut qu'une succession de vexations, de tentatives de la déshonorer et de la priver de ses droits de mère et de future reine.

Une telle histoire ne pouvait qu'inspirer à Dumas une biographie où il pût peindre le contraste frappant entre une victime remplie de bonne volonté et un monstre d'égoïsme et de méchanceté. En cette année 1868, pour alimenter son journal *D'Artagnan*, il entreprend la publication en feuilleton de cette biographie, en parallèle avec un autre feuilleton intitulé *Le volontaire de 92*, un roman historique couvrant la Révolution française et le consulat.

Dès le mardi 7 avril (n° 28), il en annonce la publication prochaine : « En attendant [la publication du *Volontaire de 92*], *D'Artagnan*, ayant reçu d'Angleterre les livres qu'il désirait, publiera : *Caroline de Brunswick, reine d'Angleterre*. Nous espérons que cette fois nos confrères, admettant le droit de priorité dans l'idée, ne défloreront point notre publication par celle d'un

procès – qui n'est que le dénouement de notre livre. »

Puis, le 21 avril (n° 34), dans un article intitulé *Les primes*, il annonce :

« Aujourd'hui seulement, on nous annonce l'arrivée des livres que nous attendions de Londres pour commencer notre procès de la reine Caroline. Les hommes de ma génération, je n'ose pas dire les femmes, car celles-ci se seront empressées d'oublier, se souviennent du bruit, disons mieux, du scandale que fit cet étrange procès lors de son apparition.

» Une reine d'Angleterre, une vieille femme déjà (elle avait près de 50 ans), traînée sur le banc de l'accusation par son mari, l'homme le plus dissolu de l'Europe, qui s'efforce, pour faire excuser ses vices, presque ses crimes, de trouver sa femme coupable d'une faute.

» Nous vous montrerons la pauvre reine, ce qu'elle était, petite princesse allemande, chétivement élevée, médiocre d'esprit, splendide de cœur, bonne pour tout ce qui l'entourait à ce degré de bonté qui fait les ingrats, attendu que la reconnaissance ne saurait égaler le bienfait. Nous la verrons résistant à toutes les tentations qui lui sont suggérées par son mari lui-même, repoussant l'hommage des plus grands seigneurs, de telle façon que la première enquête dirigée contre elle ne laisse pas même planer une tache sur sa conduite ; puis enfin, à l'âge de quarante-sept ans, cédant, par bonté toujours, à un homme de condition inférieure, mais bon et généreux comme elle, et qui a risqué sa vie pour sauver la sienne.

» Un tel procès qui, pour une femme de chambre et pour un laquais, se fait par pudeur conjugale et sociale en France à huis clos, le roi d'Angleterre, Georges IV, le fit au grand jour, sans s'apercevoir que, si haut placé que fût son trône, les éclaboussures de l'accusation montaient jusqu'à lui.

» Parfois, il y aura des questions et des réponses que la chasteté de notre langue ne nous permettra pas de dire en français ; mais alors, soit italien, soit anglais, nous emploierons la langue

dans laquelle ces demandes et ces réponses ont été faites. »

\*  
\* \*

La publication débute le jeudi 30 avril (n° 38) et s'interrompt le mardi 30 juin (n° 64). Dumas ne continuera jamais cette biographie, tout comme il ne terminera jamais son roman du *Volontaire de 92*.

Peut-être trouvera-t-on une explication pour l'interruption des deux publications, outre le fait que le *D'Artagnan* a connu une fin brusque, dans cette conversation avec son fils qu'il relate dans une causerie intitulée *La figurine de César* :

« Je restai donc un jour à Varennes, et visitai toutes les localités nécessaires à mon roman, qui devait être intitulé *René d'Argonne* [autre titre du *Volontaire de 92*].

» Puis je revins.

» Mon fils était à la campagne à Sainte-Assise, près Melun ; ma chambre m'attendait ; je résolus d'y aller faire mon roman.

» Je ne sais pas deux caractères plus opposés que celui d'Alexandre et le mien, et qui cependant aillent mieux ensemble. Nous avons certes de bonnes heures parmi celles que nous passons loin l'un de l'autre ; mais je crois que nous n'en avons pas de meilleures que celles que nous passons l'un près de l'autre.

» Au reste, depuis trois ou quatre jours, j'étais installé, essayant de me mettre à mon *René d'Argonne*, prenant la plume, et la déposant presque aussitôt.

» Cela n'allait pas.

» Je m'en consolais en racontant des histoires.

» Le hasard fit que j'en racontai une qui m'avait été racontée à moi-même par Nodier : c'était celle de quatre jeunes gens, affiliés à la compagnie de Jéhu, et qui avaient été exécutés à Bourg en Bresse, avec des circonstances du plus haut dramatique.

» L'un de ces quatre jeunes gens, celui qui eut le plus de peine à mourir, ou plutôt celui que l'on eut le plus de peine à tuer, avait

dix-neuf ans et demi.

» Alexandre écouta mon histoire avec beaucoup d'attention.

» Puis, quand j'eus fini :

» — Sais-tu, me dit-il, ce que je ferais à ta place ?

» — Dis.

» — Je laisserais là *René d'Argonne*, qui ne rend pas, et je ferais les *Compagnons de Jéhu*, à la place.

» — Mais pense donc que j'ai l'autre roman dans ma tête depuis un an ou deux, et qu'il est presque fini.

» — Il ne le sera jamais, puisqu'il ne l'est pas maintenant.

» — Tu pourrais bien avoir raison ; mais je vais perdre six mois à me retrouver où j'en suis. »

\*  
\* \*

La même année 1868, l'ensemble des feuilletons parus dans le *D'Artagnan* est publié sous forme de volume par G. Paetz, libraire-éditeur à Naumbourg, comme tome I. À la fin du dernier chapitre, on indique d'ailleurs « Fin du tome premier » ; et l'éditeur précise en note : « La suite de cet ouvrage n'est pas encore délivrée par M. Alexandre Dumas. »

Nous avons utilisé pour notre édition le texte publié dans le *D'Artagnan* en le comparant à celui publié en volume, lequel ne présente aucune différence notable par rapport au premier.

Nous avons respecté l'orthographe originale du texte, mais nous avons, autant qu'il nous a été possible, corrigé celle des noms propres orthographiés de façon parfois erronée ou fantaisiste par Dumas et souvent de façon inconsistante. Quant à la ponctuation, nous l'avons modifiée à plusieurs endroits pour la rendre plus claire et plus correcte.

À partir du chapitre XVI, nous avons modifié la numérotation des chapitres pour les couper de façon plus conforme au contenu.



## Chapitre I

La France était en pleine révolution et à l'aurore de ses victoires. Elle avait chassé les Prussiens de la Champagne et des Vosges, elle avait repris Nice et la Savoie au roi de Piémont, elle venait de faire monter Marie-Antoinette sur le même échafaud où était déjà monté Louis XVI, elle venait de reconnaître l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme, elle venait de transporter les restes de Rousseau au Panthéon, et la vieille Thérèse, la servante de l'auteur du *Contrat social*, devenue sa femme, avait reçu quelques jours auparavant une rente viagère de la Convention, à laquelle elle avait été présentée.

Le comité de salut public, triomphant de tous les partis, saisi de tous les pouvoirs, placé à la tête d'une nation enthousiaste et victorieuse, proclamant le règne de la vertu et la religion du droit, était au sommet de sa puissance.

L'Angleterre avait passé l'hiver de 93 et 94 à faire les préparatifs d'une nouvelle campagne. L'Angleterre était l'âme des coalitions, elle forçait la Prusse et l'Autriche à se lever de la table où ces deux puissances, conjointement avec la Russie, se partageaient les membres sanglants de la Pologne, pour se remettre à l'œuvre à laquelle elles venaient d'échouer.

Pitt, l'implacable fils de Chatham, Pitt, notre ennemi mortel, avait fait des efforts surhumains pour écraser la France. Inutilement une vigoureuse opposition s'était-elle élevée contre lui. Lord Stanhope, dans la Chambre haute, Fox et Shéridan, dans la Chambre des Communes, avaient lutté constamment contre lui. Ils avaient repoussé tous les arguments que Pitt avait émis en faveur de la guerre. La guerre contre la France, c'est-à-dire contre un peuple qui voulait la liberté, était, selon eux, inique et ruineuse, aussi était-elle punie par de justes revers. Pour soutenir une guerre immorale, on avait fomenté l'émeute et le massacre, et de leur triple voix, si retentissante qu'elle était entendue du monde

entier, ils proclamaient qu'une si injuste lutte déshonorait et ruinait l'Angleterre.

— Je suis heureux d'annoncer à l'Angleterre, disait Pitt en racontant la journée de Quiberon, que pas une goutte de sang anglais n'a coulé des veines de la nation.

— Non, répondait Shéridan, mais l'honneur anglais a coulé par tous les pores.

Pitt était un génie sombre et volontaire. Sans s'inquiéter des appels que faisaient ses adversaires à la postérité, il avait dénoncé les sociétés constitutionnelles d'Angleterre et avait fait saisir leurs papiers, il avait suspendu la loi de l'*habeas corpus*, il avait demandé la faculté d'enrôler des volontaires et de les entretenir au moyen de souscriptions, enfin il avait proposé d'augmenter l'armée de terre et la marine, et de solder un corps de quarante mille étrangers, Français émigrés ou autres.

Tout cela paraissait à l'opposition un empiétement fatal sur les droits des citoyens anglais, mais l'éloquence de Pitt, plus encore, peut-être, la crainte d'une descente française en Angleterre, fit plier sous lui l'opposition, qui ne comptait que trente ou quarante voix, et il obtint tout ce qu'il voulut. La milice fut doublée, l'armée de terre portée à soixante mille hommes, celle de mer à quatre-vingt mille ; de nouveaux corps d'émigrés furent organisés ; on fit le compte des vaisseaux qu'on pouvait réunir contre la France. L'Angleterre en produisait cent, l'Espagne, quarante, et la Hollande, vingt, sans compter plus de quatre-vingts frégates.

La France, au contraire, ne comptait que cinquante ou soixante vaisseaux, aussi l'Angleterre dominait-elle sur la Méditerranée, sur l'océan Atlantique et sur la mer des Indes.

Dans la Méditerranée, elle menaçait les puissances italiennes qui eussent voulu rester neutres et bloquait la Corse. En Amérique, elle entourait nos Antilles, profitant des discordes qui régnaient entre les blancs, les mulâtres et les noirs, et les fomentait de nouveau quand par hasard elles semblaient s'éteindre.

Dans la mer des Indes, elle établissait la puissance de Bombay, tandis qu'elle ruinait celle de Pondichéry. Vainqueur sur le continent, notre commerce n'en était pas moins perdu sur les deux Océans et sur la mer intérieure.

Pendant ces grands débats entre les whigs et les torys, un homme, qu'ils auraient dû intéresser avant tout autre citoyen de la Grande-Bretagne, paraissait complètement indifférent, plongé qu'il était dans une vie de prodigalités, d'orgies et de débauche.

Cet homme, c'était Georges-Frédéric-Auguste, prince de Galles, fils de Georges III, roi régnant ; étant né le 12 août 1762, il avait alors un peu plus de trente et un ans.

Dès 1787, le roi, son père, avait été atteint de folie. Comme un roi ne saurait être fou, le célèbre médecin Willis, qui le traita, appela sa maladie « fièvre du cerveau ».

De cette première atteinte le roi guérit, et, à l'époque où nous sommes arrivés, il paraissait jouir de la plénitude de sa raison, et Georges III poursuivait avec non moins d'acharnement que son ministre Pitt son système d'agression à main armée contre la France.

Soit opinion personnelle, soit habitude chez les princes qui doivent régner un jour de professer des opinions libérales en opposition avec les opinions despotiques de leur père, le prince Georges s'était fait *whig* et s'était entouré des principaux coryphées de l'opposition.

C'étaient Shéridan, Fox, tous deux membres des communes ; un chevalier d'industrie nommé Meagles et un tailleur chassé de France pour faillite frauduleuse, qui avait capté toute la bienveillance du prince par la façon tout aristocratique dont il était vêtu, et qui s'appelait Brummel ; enfin lord Malmesbury, qui n'était encore que sir Harris.

Shéridan, le plus cher de ses amis, était déjà à cette époque un homme de quarante-cinq ans, mais ayant tous les vices d'un jeune homme et tout le génie d'un grand orateur. Il était fils de Thomas Shéridan, un des meilleurs acteurs qu'ait eus l'Angleterre ; il

avait épousé par amour une cantatrice nommée miss Linley, il avait fait quelques pièces, dont l'une avait eu un grand succès, *l'École du scandale* ; il acquit par moitié la propriété du théâtre de Drury-Lane. Quelque temps après cette acquisition, le feu prit au théâtre. Shéridan soupait lorsqu'on vint lui annoncer ce sinistre. Comme ce théâtre était le plus clair de sa fortune, et surtout de son revenu, il s'empressa d'y courir afin de voir si la catastrophe était aussi grave qu'on le disait ; mais comme sa faim était loin d'être apaisée lorsqu'il apprit la nouvelle, il coupa un morceau de pain qu'il emporta avec lui. Le malheur était irréparable, et il paraissait impossible qu'on se rendît maître de l'incendie. Il s'assit sur une borne et se mit tranquillement à achever son souper.

Comme il était fort aimé, chacun faisait les plus grands efforts pour porter secours au bâtiment ; lui seul regardait philosophiquement monter au ciel les tourbillons de flamme qui le ruinaient.

Un de ses admirateurs, plus passionné que les autres, ne put souffrir la paresse du soupeur. Il alla à lui et lui dit :

— Que diable faites-vous là, animal ? Pendant que tout le monde s'extermine à éteindre l'incendie, vous êtes là comme un fainéant à le regarder faire...

— Ah ! dit Shéridan, laissez donc un pauvre homme manger son pain au coin de son feu.

Shéridan était pour le prince un convive précieux. Outre son esprit charmant qui émaillait tout un souper de mots qui, le lendemain, étaient répétés dans tous les salons de Londres, il résistait également au vin, à la bière et à l'eau-de-vie. De sorte que la plupart du temps, quand c'était chez le prince royal qu'avait lieu l'orgie, Shéridan avait l'insigne honneur de le déshabiller et de le mettre au lit ; et quand l'orgie avait lieu en ville, c'était encore Shéridan qui avait l'honneur de ramener chez lui le corps inerte et sans connaissance de Son Altesse Royale.

Quoiqu'il gagnât beaucoup d'argent, Shéridan était criblé de

dettes. Quand le prince royal était en fonds, il payait les dettes de Shéridan ; quand le prince était aussi ruiné que Shéridan, Shéridan tirait sa carte de membre de la Chambre des communes, en frottait le nez des recors qui voulaient l'arrêter, et, comme il était insaisissable, il rentrait chez lui tranquillement en leur envoyant quelques bons mots qui, le lendemain, lui faisaient pardonner ses débauches et ses désordres.

On sait ce qui arriva le jour même de l'enterrement. La bière était déjà entourée de ses nombreux amis, parmi lesquels le prince de Galles, alors prince-régent, lorsqu'un homme vêtu de noir entra dans la chambre mortuaire en poussant des sanglots désolés, en se tordant les bras et en demandant à voir, encore une fois, celui qui avait été son meilleur ami.

On lui fit observer que la bière était déjà clouée, qu'on allait emporter le corps, mais à toutes ces observations il ne répondit qu'en se jetant sur le cercueil, et en disant que ce corps qu'il avait tant aimé ne serait rendu à la terre que lorsqu'il l'aurait embrassé une dernière fois.

Shéridan laissait un fils qui fut touché de cette grande douleur. Il autorisa le menuisier à soulever le couvercle de la bière et à mettre au jour le cadavre.

Mais à peine le couvercle fut-il levé, que l'homme noir, qui n'était autre qu'un recors, déclara qu'il saisissait le cadavre de Shéridan pour une lettre de change de 300 livres sterling que l'*ex-membre* des communes n'avait point payée, et que le corps ne serait rendu à la famille que lorsque la famille aurait satisfait à cette dette.

Le prince-régent avait par bonheur sur lui la somme ; il la donna, et le cadavre put se mettre en route pour le cimetière.

## Chapitre II

Les autres amis du prince de Galles étaient, nous l'avons dit, Fox, sir Harris, Meagles et Brummel.

Tout le monde connaît Fox comme un des plus grands orateurs de l'Angleterre, comme un des défenseurs les plus dévoués, comme un des amis les plus chauds de la République française et du commencement de l'Empire. Sa veuve, la vieille lady Holland, qui m'écrivait lors de la publication de *Monte-Cristo* : « *Les médecins m'assurent que j'ai encore un mois à vivre. Monte-Cristo sera-t-il fini dans un mois ?* » la vieille lady Holland envoyait à Napoléon, à Ste-Hélène, les meilleurs vins de Bordeaux de sa cave. Son père, Henry Fox, le premier lord Holland, avait été secrétaire d'État sous Georges II ; son fils, après avoir appuyé les ministres jusqu'en 1772, s'en sépara complètement en 1774, et ce fut surtout à propos de l'indépendance de l'Amérique qu'il rompit avec lord North, reconnut aux colons le droit de se taxer eux-mêmes, et attaqua le bill de Boston avec une netteté d'arguments et une verve amère qui le classèrent au rang des plus grands orateurs.

Jamais esprit plus brillant et plus vaste n'avait encore fait retentir les voûtes de Westminster du bruit de ses paroles, et lorsque l'Amérique fut séparée de l'Angleterre, il jeta au visage du chef du ministère cette terrible apostrophe : « Alexandre-le-Grand, dans toute sa vie, n'a pas conquis une si grande étendue de terrain que lord North en a perdu dans une seule campagne. »

Mais au milieu de ces débats qui eussent pris l'existence entière de tout autre homme, Fox s'était jeté dans les liaisons scandaleuses et dans les folles orgies. Ses mœurs perdues le rapprochèrent du prince ; lequel des deux entraîna l'autre au scandale ? nul ne pourrait le dire. Il est probable qu'ils y marchaient du même pas et avec le même entraînement. Ce fut vers ce même temps, c'est-à-dire en 1783, que Pitt apparut à peine

jeune homme, donna la mesure de son génie dès ses premiers discours, et que Fox, trouvant un adversaire à sa taille, commença la lutte qui jeta tant de lumière sur ces deux hommes.

James Harris, qui fut plus tard comte de Malmesbury, était, nous l'avons dit, un des familiers du prince, le moins débauché de tous. C'était, en général, lui qui était chargé par le pauvre roi Georges III de faire à son fils des observations qu'il écoutait plutôt de la bouche d'un compagnon de débauches que de celle d'un mentor. Diplomate, ingénieux et subtil, n'appartenant ni à l'opposition, ni au ministère, mais flottant entre les deux, il recevait de temps en temps, soit du roi en particulier, soit de Pitt publiquement, des missions qu'il accomplissait avec une rare intelligence ; c'était particulièrement à lui que le prince de Galles confiait ses embarras d'argent, qui étaient fréquents et nombreux.

Quant à Meagles, il n'était pas précisément ce que l'on peut appeler un compagnon de débauches, il remplissait, à ce que l'on assurait, près du prince, le même rôle que le valet de chambre Lebel remplissait près de Louis XV. Quoique lui parlant avec familiarité, le prince le tenait toujours à une certaine distance de lui, distance que Meagles, au reste, ne paraissait pas désireux de franchir, et que son respect, allant quelquefois jusqu'à la bassesse, semblait justifier.

Quant à Brummel, c'était le roi de la mode ; le prince l'avait remarqué à la coupe élégante de ses habits et à la désinvolture de ses manières. Il s'informa, on lui répondit que Brummel était un gentilhomme français émigré. Le prince n'en demanda pas davantage, et lorsqu'il apprit que Brummel n'était tout simplement qu'un tailleur qui avait fait banqueroute, et que la coupe habile de ses habits venait de l'état qu'il avait exercé, le vulgaire mais spirituel compagnon des débauches du prince avait déjà pris sur lui assez d'influence pour que cette révélation ne lui fît aucun tort dans l'esprit de Georges.

Il va sans dire que le prince de Galles s'était fait, par la vie qu'il menait, le plus grand tort dans l'esprit public ; il n'y avait

presque pas de jours où l'on ne racontât quelque nouvelle escapade du prince, et comme quelques-unes de ces escapades avaient eu des dénoûments tragiques, la susceptibilité anglaise s'était fortement soulevée contre lui. Un de ces dénoûments qui irritent toute une population avait au reste été public et n'avait laissé aucun doute dans les esprits.

Un des créanciers du prince qui lui avait, chose rare à son endroit, avancé au taux légal une somme de près d'un million, ayant compté à jour fixe sur le remboursement qu'indiquait la lettre de change signée par le prince lui-même, vit cette échéance lui manquer : pendant près de quinze jours, il tenta d'arriver jusqu'au prince sans pouvoir y réussir. Entraîné à la faillite par la perte de ce million sur lequel il avait compté, il se brûla la cervelle au lieu de déposer son bilan.

Puis à ce fait malheureusement trop positif on en ajoutait d'autres, de la réalité desquels on était moins certain, mais auxquels les mille voix qui les répétaient donnaient cependant une certaine consistance.

Le prince avait d'abord vécu avec mistress Robinson, actrice célèbre et qui dans la *Perdita* de Shakespeare avait fait courir tout Londres ; mais cette liaison n'avait duré que quelques mois, et un sentiment plus profond lui avait succédé. Il y avait à Londres une certaine M<sup>me</sup> Fitzherbert, appartenant à une grande famille catholique d'Irlande. C'était une femme belle, habile, imposante et veuve de l'homme dont elle portait le nom ; froide et maîtresse de ses passions, elle eut l'adresse d'irriter celle du prince de Galles et de l'amener à un mariage secret, frappé au reste d'avance de nullité comme contraire aux lois du royaume, qui ne permettent pas aux membres de la famille royale, avant l'âge de vingt-cinq ans, de se marier sans le consentement de leurs parents ; puis, enfin, il était passé à lady Jersey, qui, vers l'an 1794, était la souveraine régnante sur le cœur du prince. On a même raconté que les papiers relatifs au mariage secret du prince avec lady Fitzherbert, papiers qu'il renfermait précieusement,



sement dans une cassette, lui avaient été enlevés, et voici comment :

Un jour que le prince était encore au lit (nous ne parlons bien entendu que sur oui-dire, et nous ne pouvons rien affirmer), un jour que le prince était encore au lit, son valet de chambre français, nommé Germain, était entré dans son appartement et lui avait annoncé son ami Meagles.

— Est-il seul ? demanda le prince.

— Non, répondit le valet, il est accompagné d'une dame en amazone dont le visage est caché par un voile.

Le prince prit un miroir sur sa table de nuit, arrangea ses cheveux, brossa ses favoris, jeta sur ses draps quelques gouttes d'eau de Portugal, et donna l'ordre de faire entrer.

Meagles entra, poussant devant lui une femme d'une rare beauté.

Le prince jeta un cri de surprise. Il avait rencontré déjà cette femme plusieurs fois, et avait désiré qu'elle lui fût amenée.

Elle avait à Londres une grande réputation d'excentricité.

Elle s'appelait Laetitia Lade : jeune, elle avait été séduite par un célèbre voleur de grand chemin, nommé Rann ; cet industriel, fort beau garçon de visage, fort élégant de sa personne, exerçait autant dans les salons que sur les grands chemins ; parlant deux ou trois langues comme sa langue maternelle, il se faisait présenter dans les salons tantôt comme Polonais, tantôt comme Italien, tantôt comme Russe, et là, il le disputait en courtoisie et en fashion aux plus nobles gentlemen des trois royaumes. Il rencontra miss Laetitia, devint amoureux d'elle, fit si bien qu'elle devint amoureuse de lui, l'obtint, l'emmena dans une maison de campagne qui n'était autre que le lieu de rassemblement de ses compagnons, parvint, pendant quelque temps, à lui cacher le métier qu'il exerçait ; mais, surpris par elle, il fut obligé de lui tout avouer. Elle sourit à l'aveu, parut disposée à partager ce genre de vie, revêtit l'habit d'homme et parvint un jour à s'échapper sur le cheval même du bandit.

Arrivée à Londres, elle révéla tout, se mit sous la protection de la police, donna toutes les indications pour faire prendre son amant ; indications si justes que, pour échapper aux shérifs, il fut forcé de passer en Écosse, et d'Écosse en France.

Cette aventure, au lieu de discréditer la belle Laetitia Lade, l'avait mise en lumière ; et comme on avait fait sur le célèbre bandit des romans et des pièces, Laetitia Lade partagea sa célébrité, et ce fut à qui lui succéderait dans les bonnes grâces de la belle aventurière.

Le prince était très renommé pour les soins qu'il prenait de lui-même ; il faisait faire tout exprès pour lui des parfums merveilleux qu'il payait à des prix fous, à condition qu'ils ne seraient vendus à aucun autre qu'à lui. On avait l'habitude de dire, lorsqu'une effluve embaumée se répandait dans un appartement : « *Le prince de Galles a passé par ici.* »

La belle amazone avait une prétention à peu près semblable. C'était une des femmes les plus élégantes de corps qui existaient en Angleterre.

La conversation tomba sur la salle de bains du prince, qui passait pour un miracle de raffinement et qui attenait à sa chambre à coucher.

Miss Laetitia laissa comprendre la curiosité qu'elle aurait de la voir ; le prince s'enveloppa d'une robe de chambre et offrit de satisfaire à l'instant même son désir. La belle amazone et lui passèrent dans la salle de bains, dont la porte se referma, laissant Meagles seul dans la chambre à coucher. Alors il inclina la tête du côté de la porte par laquelle avaient disparu le prince et l'amazone, et comme il lui sembla qu'il n'avait point à craindre leur retour, il souleva vivement l'oreiller du lit, y prit une petite clef, bondit vers un meuble à tiroirs, en ouvrit un, pressa le bouton d'un secret, et saisit dans le double fond de ce tiroir une liasse de papiers qu'il cacha dans sa poitrine ; presque immédiatement, le tiroir était refermé, et la clef replacée où elle avait été prise.

Lorsque le prince sortit de la salle de bains avec la belle miss

Laetitia, son valet de chambre lui dit que Master Timothée Meagles, lassé de l'attendre, était parti en lui présentant ses compliments les plus respectueux.

Huit jours après, le prince de Galles s'aperçut que les papiers qui constataient son mariage avec lady Fitzherbert, et que celle-ci, dans un moment d'imprudente confiance avait laissés entre ses mains, avaient été volés.

### Chapitre III

Outre les maîtresses que nous venons de nommer, le prince de Galles en avait une autre, qui datait de douze ou quinze ans au moins, mais qu'il avait conservée pour amie au même titre que Meagles était son ami. La fraîcheur, la beauté, la jeunesse qu'elle ne trouvait pas en elle, elle savait les lui faire admirer dans autrui. Son état de modiste lui donnait toutes sortes de moyens pour mettre sous ses yeux les plus jolies fleurs de la bourgeoisie anglaise, et l'on sait quels admirables camélias et quelles ravissantes roses fleurissent dans ces maisons enfumées des rues secondaires de Londres.

Cette maîtresse s'appelait Fanny Brac.

Un jour, c'était deux ou trois mois après la mort du négociant qui s'était brûlé la cervelle en désignant dans son testament le prince régent comme la cause de sa mort, Fanny Brac fit prévenir Son Altesse Royale qu'elle avait, chez elle, une très jolie fille qu'elle avait reçue à cause de sa beauté, car elle n'avait aucune recommandation et s'était présentée sous le seul nom de Camille.

Le prince vint, sous un prétexte frivole, eut l'air de commander à mistress Brac une parure de fleurs, jeta un coup d'œil sur la jeune fille, la trouva en effet fort belle, et recommanda à son amie de ne permettre qu'elle sortît de chez elle sous aucun prétexte.

Camille était en pension entière chez mistress Brac, elle y mangeait, elle y logeait, et comme elle était habile ouvrière, gagnait quatre livres sterling. Par ordre du prince, les appointements de la jeune fille furent augmentés de deux autres livres sterling.

Il fut convenu avec le prince qu'un jour, mistress Fanny Brac ferait une course aux environs de Londres, et laisserait Camille seule. Ce soir-là, elle donnerait la clef de son appartement à Son Altesse, et comme Son Altesse connaissait la maison comme son

propre appartement, il viendrait, s'introduirait dans l'intérieur à l'aide de la clef et entrerait dans la chambre où, sans défiance, il trouverait Camille.

Les choses eurent lieu comme les deux complices les avaient arrangées ; seulement, le prince, trop pressé, entra dans la chambre pendant que Camille était encore tout habillée. Quoique ses habits lui donnassent une plus grande facilité de défense, Camille comprit qu'il lui faudrait toujours céder, le prince paraissant disposé à user de tout, même de la violence. Elle demanda à capituler, le prince accorda une trêve, elle se rejeta sur sa pudeur de jeune fille, qui ne lui permettait pas de se déshabiller devant Son Altesse, la pria de s'assurer qu'il n'y avait point à la chambre de porte secrète où d'escalier dérobé, et finit par demander qu'il se tînt dans la chambre voisine jusqu'à ce qu'elle lui criât qu'elle était au lit.

Si la chambre eût été au rez-de-chaussée ou au premier, le prince eût eu des doutes ; mais elle était au second. Le prince sortit, donnant sa parole de ne rentrer que dans un quart d'heure.

Et en effet, au bout d'un quart d'heure, Son Altesse Royale rentra ; il jeta les yeux sur le lit, le lit était tout bouleversé ; en face du lit, une fenêtre était ouverte, et l'on entendait un grand bruit dans la rue.

Camille avait déchiré ses draps en lanières, les avait attachés à la barre de la croisée et était descendue. Recueillie par quelques personnes qui lui avaient vu faire cette périlleuse descente, elle avait tout raconté et avait ajouté un détail qui n'avait pas peu contribué à exaspérer les auditeurs contre le prince :

C'est qu'elle était la fille du négociant qui s'était tué à la suite de la lettre de change impayée.

Alors la populace s'en était mêlée, et, comme le prince était loin d'être populaire, on décida que l'on profiterait de l'occasion pour lui donner une de ces terribles leçons dont les princes sont forcés de se souvenir.

Ceux qui avaient des cannes se préparèrent à profiter de l'in-

cognito pour frapper sur le prince comme ils eussent fait sur un ravisseur ordinaire ; ceux qui n'avaient pas de canne ramassèrent des pierres et attendirent.

Par bonheur pour Georges, il y avait une seconde porte donnant dans une petite ruelle. Il sortit par cette porte, et, protégé par l'obscurité, regagna le palais.

Cette humiliation à laquelle le prince avait échappé dans une circonstance où il la méritait si bien, elle lui avait été infligée dans une autre occasion où, comme Néron, il s'était amusé, en sortant du cabaret, à casser les vitres des maisons devant lesquelles il passait. Les bourgeois de Londres n'aiment pas qu'on casse leurs carreaux. Ils sortirent furieux, et ils eussent écharpé le prince et ses amis sans deux constables qui arrivèrent et qui, sans les connaître, les traitant en gens ivres, les tirèrent des mains de la populace pour les conduire en prison. Restés seuls avec les constables, le prince et ses amis se firent reconnaître et reconduire au palais.

Ce qui sauvait le prince d'un mépris général et d'un abaissement complet, c'est qu'il était entouré, au bout du compte, des hommes les plus spirituels et les plus intelligents de l'Angleterre : les Fox, les Shéridan, les Erskins, les Grey, les Russel lui faisaient fidèle compagnie, et en même temps qu'ils étaient, comme gentlemen, l'expression la plus complète de cette jeune Angleterre usée, blasée, magnifique, prodigue et endettée, ils étaient, comme membres des communes, comme publicistes ou comme poètes, les défenseurs du parti whig, c'est-à-dire les défenseurs du progrès.

Souvent, dans les années qui avaient précédé, son ami intime, le duc d'Orléans, qui, depuis deux ans, avait pris le nom de Philippe-Égalité, et qui, depuis un an, avait suivi sur l'échafaud la reine Marie-Antoinette, avait traversé le détroit pour le venir voir ; il avait été témoin un jour d'une terrible exécution qui avait été faite sur le prince qui, accusé hautement d'avoir triché au jeu ruineux des courses, avait été forcé de se retirer du turf au milieu

des huées.

Le prince avait deux millions à peu près de revenus par année, mais deux millions étaient loin de suffire à ce scandale élégant, à cette immoralité raffinée. Peu de semaines se passaient sans que le prince de Galles ne renouvelât les orgies de Rome en décadence, et ces orgies qui ruinèrent Néron, maître du monde, ruinèrent plus facilement encore le prince avec son pauvre petit revenu de cent mille livres sterling.

Pendant les trois premières années de sa majorité, le prince de Galles, comme un fils de famille qui échappe tout à coup à la triste régularité de la maison paternelle, avait dépensé, outre ce revenu, douze millions cinq cent mille francs. Les créanciers firent des émeutes, ils étaient si nombreux qu'un jour l'émeute faillit tourner en révolution, et qu'il fallut employer la force pour empêcher toute la meute aboyante d'envahir le palais royal.

Le prince de Galles, poussé à bout, recourut au roi Georges III qui refusa de payer. Alors le prince joua la victime, fit vendre ses chevaux, ses meubles, ses équipages, renvoya ses domestiques et déclara que puisqu'il ne pouvait vivre en prince à Londres, il irait vivre en simple particulier dans quelque village de ce royaume dont il devait être le souverain.

Au bout de six mois il était de retour à Londres, et son palais favori, Carlton-House, s'illuminait chaque soir, et chaque soir laissait déborder hors de ses portes et de ses fenêtres le bruit de fêtes plus brillantes que le prince n'en avait jamais données.

Quoique les amis du prince fussent en petit nombre à la Chambre, et que les whigs fussent loin d'être en majorité, comme c'étaient au bout du compte des hommes de génie faisant honneur à l'Angleterre, et que l'Angleterre est un des rares pays qui récompense les hommes qui lui font honneur, Shéridan, Fox et Russel parvinrent, à force d'instances, de prières, presque de supplications, à faire voter par les Chambres pour le prince une somme de quatre millions vingt-cinq mille francs.

Le prince royal devait à son seul parfumeur trois cent mille

francs.

Le Conseil s'assembla sous la présidence du roi Georges III, et il fut décidé, pour mettre fin aux désordres du prince – on croyait le moyen efficace – qu'on le marierait.

Comme on savait le prince fort peu disposé au mariage, c'était à qui n'irait pas lui porter la décision du Conseil.

Le roi s'en chargea.

Il se présenta un matin à neuf heures à la porte du prince. Son fidèle Germain, devinant d'avance le scandale qui ressortirait de la chambre à coucher si le roi y entrait, fit tout ce qu'il put pour le dissuader d'entrer chez son fils en ce moment.

Mais un des caractères de la folie est l'entêtement. Georges III avait été fou, il devait devenir fou, il était entêté.

Il ordonna à Germain d'ouvrir la porte de la chambre à coucher du prince, et Germain fut forcé d'obéir.

Le prince se donnait, pour son petit lever, le spectacle du ballet de Téthys et de Pelée, seulement les déesses étaient dans le costume où Pâris avait exigé que se missent Vénus, Junon et Minerve pour concourir au prix de la beauté.

Le roi fit un pas en arrière, mais comme le spectacle n'était pas tellement effrayant qu'il dût absolument faire fuir un roi, il entra, referma la porte et demanda à son fils ce que c'étaient que ces demoiselles et ce qu'elles faisaient chez lui dans ce costume plus que léger.

— Sire, répondit le jeune prince, ces dames sont des choristes de l'Opéra à qui j'apprends à chanter le *God save the Queen* pour votre prochaine fête.

Le roi secoua la tête et sortit fort satisfait d'avoir un fils pieux, mais en même temps désespéré qu'il se crût obligé de faire chanter « Dieu sauve le roi ! » à des femmes si peu vêtues.

Deux heures après, le prince recevait l'ordre de passer chez son père, et là, le roi lui signifiait son mariage avec Caroline-Amélie-Élisabeth de Brunswick.



## Chapitre IV

À cette déclaration du roi Georges III, le prince resta anéanti.

Rien n'était plus hors de ses plans que le mariage, fût-ce avec la plus belle et la plus sage princesse de la terre ; pour continuer de mener la vie de dissipation, disons mieux, de débauche qu'il menait, il lui fallait la liberté tout entière du gentilhomme célibataire et indépendant, et non les austères devoirs du prince marié et donnant des héritiers à la couronne.

Aussi courut-il à son refuge ordinaire, à sir Harris.

Sir Harris venait de recevoir une mission pour la Hollande.

Georges avait plutôt l'air d'un condamné à mort que d'un fiancé. Il se laissa tomber dans un fauteuil en poussant un soupir et en s'écriant :

— Je suis perdu !

Quoique sir Harris sût parfaitement de quoi il était question, il feignit de tout ignorer et lui demanda, avec toute la sollicitude d'un ami, la cause de son désespoir.

— On refuse de payer mes dettes si je ne me marie pas.

Harris leva les épaules.

— Il y a longtemps, cher prince, lui dit-il, que je vous ai prévenu que cet ultimatum vous serait posé un jour.

— Harris, aucune puissance au monde ne me fera renoncer à ma liberté.

— Je ne vois pas trop comment vous arriverez à la conserver.

— Écoute, Harris, j'ai pensé à une chose.

— À laquelle ?

— Tu pars pour La Haye ?

— Oui.

— Emmène-moi en Hollande, j'y vivrai incognito.

— Voyez-vous la position d'un ambassadeur qui, en se rendant à son ambassade, prête les mains à la fuite de l'héritier de la couronne ? Mais il y aurait de quoi me faire un procès de haute trahison.

— Mais que veux-tu que je fasse ?

— La seule chose qu'il y ait à faire, mon prince : réconciliez-vous avec votre père.

— C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que le roi me hait ; il veut me mettre aux prises avec mon frère.

— Alors, mon prince, mariez-vous.

— Le remède est pire que le mal.

— Ce sont ces maudites dettes qui vous gênent.

— Ah ! si elles étaient payées, comme j'enverrais le reste au diable !

— Voyons, si je proposais à M. Pitt de porter votre pension à 2,500,00 fr., peut-être pourriez-vous vous arranger avec vos créanciers en leur abandonnant cinq cent mille francs par an.

— Il me faudrait plus de douze ans pour me libérer avec eux. Impossible.

— Alors, mariez-vous.

— Tu es désespérant, Harris.

— Comme la nécessité, monseigneur.

— Eh ! je ne viens pas demander conseil à la nécessité ; je viens me jeter dans les bras d'un ami.

— Vous avez attendu trop tard ; aujourd'hui, non-seulement je n'ai plus qu'un conseil à vous donner, mon prince, mais qu'un ordre à vous transmettre. Il faut vous marier. Et ce ne sont plus seulement vos dettes qu'il s'agit de payer, ce sont vos devoirs de prince héritier qu'il s'agit de remplir. Il faut vous marier, je vous le répète ; vous devez ce sacrifice, si ce n'est au roi, à l'État et à vous-même.

— Va te promener, dit le prince en se levant ; je ne dois rien au roi ; c'est l'État qui me doit une pension avec laquelle je puisse vivre convenablement. Mon frère se mariera, et la couronne ira à ses enfants.

Et sans vouloir entendre davantage sur cette belle résolution,

le prince de Galles sortit, remonta en voiture et se fit conduire à Carlton-House, sa résidence préférée.

Mais le prince de Galles était pris au piège du mariage, piège dont les héritiers de la couronne se dépêtaient difficilement. En apprenant de Harris la démarche de son fils auprès de lui, le roi non-seulement le chargea de décider son fils au mariage, mais encore il le nomma ambassadeur près du duc de Brunswick, non pas pour négocier le mariage, le mariage était arrêté, mais pour aller chercher la princesse et la ramener à Londres comme princesse royale.

Du moment où Harris ne fut plus là pour leur faire prendre patience, les créanciers devinrent de plus en plus exigeants. M<sup>me</sup> Fitzherbert, rentrée par Meagles en possession des papiers qui constataient son mariage secret, commença de peser au prince. Il prit une autre maîtresse, lady Jersey, et celle-ci, d'humeur plus accommodante que M<sup>me</sup> Fitzherbert, loin de soutenir le prince dans sa rébellion, aida à le déterminer à ce qu'il appelait son suicide, c'est-à-dire au mariage.

La comtesse de Jersey était une femme de quarante-deux ans qui en paraissait trente à peine. Sa beauté consistait principalement dans ce ton chaud et brillant qui donne à celle qui le possède une jeunesse éternelle et sur laquelle le temps et la fatigue ne laissent aucune trace.

Elle était grande, parfaitement faite ; son type se rapprochait de la Diane de Poitiers, de Jean Goujon, un peu forte de buste ; elle ne l'était cependant point assez pour que cette légère exagération des beautés riches altérât la gracieuseté de ses manières et l'élégance de sa figure ; d'ailleurs, par une rare réunion, à ce buste splendide dans son développement se joignait une taille mince, presque délicate, et qui semblait toujours à l'aise dans son corset, duquel sortaient des bras dont l'imitation eût fait le désespoir d'un statuaire. L'expression générale de son visage était une douceur voluptueuse à laquelle de temps en temps un regard de flamme venait donner un étrange caractère de lasciveté.

La santé, dans toute sa fleur, s'épanouissait sur ses joues rondes et veloutées ; ses lèvres, charnues et sensuelles, étaient du plus vif incarnat et ressemblaient à un fruit mûr encore trempé de la rosée du matin ; ses dents, au grand complet et irréprochables dans leur unité comme dans leur ensemble, étaient blanches comme de l'ivoire ; son nez était droit, ses narines roses et mobiles, son menton arrondi et troué d'une fossette ; ses cheveux étaient noirs, brillants et légèrement ondulés ; ses mains d'une incomparable beauté, ses doigts longs et effilés, ses ongles roses, et sous sa peau, légèrement teintée comme un marbre exposé au soleil de la Grèce, un sang ardent et impétueux courait dans des veines bleuâtres ; enfin, ses pieds, sans défaut comme ses mains, complétaient cet admirable ensemble. Et quand elle se tenait debout, imposante à la fois par son rang et par la perfection de sa personne, l'œil était émerveillé des formes exquises qu'il devinait sous ses riches vêtements, ce qui était d'autant plus facile que ses bras et sa gorge, presque nus, selon la mode du temps, servaient, beautés visibles, de point de départ aux beautés invisibles.

Mais sur cette merveilleuse créature pesait une tache morale que l'amour du prince avait fait disparaître, mais non oublier.

La comtesse, qui tenait à conserver sa réputation d'honnête femme, malgré l'oubli des devoirs conjugaux de son mari, avait résisté aux instances des gentilshommes les plus élégants de la cour, et personne ne comprenait dans lady Jersey une pareille persistance dans ses devoirs de femme quand lord Jersey oubliait aussi complètement ses devoirs de mari, lorsque celui-ci, voyant un de ses laquais mieux coiffé, mieux poudré et plus parfumé que les autres, conçut quelques soupçons, le surveilla et le surprit un jour dans la chambre de sa femme dépassant dans son zèle tous les devoirs de la domesticité. Une scène violente s'ensuivit entre le comte et sa comtesse, scène dans laquelle on dit que le noble comte ne se borna point aux reproches. Le laquais fut chassé, et un procès s'instruisait contre la femme coupable lorsque Son Altesse Royale daigna laisser tomber son regard sur elle.

Or, comment supposer que le prince de Galles se contenterait des restes d'un laquais ?

À partir de ce moment, lady Jersey fut innocentée ; le comte lui fit des excuses, et le noble lord, si exigeant à l'endroit de son honneur compromis par un vilain, se montra reconnaissant pour les pièces honorables, quelles qu'elles fussent, que le prince de Galles daignerait ajouter à son blason.

La société qui, lorsqu'il s'était agi d'un laquais, s'était montrée sévère pour la comtesse et avait commencé de lui fermer ses portes, se montra indulgente pour elle du moment où le successeur du laquais et le remplaçant du mari était l'héritier de la couronne, et lui ouvrit ses portes à deux battants.

Étiquette royale !

## Chapitre V

La princesse Amélie-Élisabeth de Brunswick, née en 1768, était alors âgée de vingt-six ans : elle était fille du duc Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick, prince régnant, et de la princesse Augusta, sœur de Georges III.

Les deux fiancés étaient donc cousins germains.

Le duc Ferdinand de Brunswick jouissait alors de toute la célébrité de l'immense défaite de Valmy : la facilité avec laquelle, en 1787, à la tête d'une armée prussienne, il avait rétabli le Stathouder dans ses États l'avait mis en si grand renom que le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche, en le mettant à la tête des armées confédérées contre la France en 1792, attendaient de lui de semblables résultats. Confiant lui-même dans sa fortune, il publia, le 25 juillet 1792, à Coblenz, le fameux manifeste auquel il dut le côté ridicule de sa célébrité. Maintenant il faut dire que ce manifeste, signé et publié par lui, fut signé de confiance et publié après la plus vive résistance de sa part, et sur l'insistance du roi de Prusse, qui doutait encore moins que le duc de Brunswick du succès de la campagne, et qui, dans ses fourgons, emmenait Goethe à l'aurore de sa célébrité pour en être l'historien. Le duc de Brunswick protesta depuis contre les exagérations menaçantes de son manifeste, mais, malgré ses protestations, la responsabilité tout entière lui en resta.

Comme cette assertion est avancée pour la première fois peut-être et que nous ne la trouvons pas dans les historiens, mais dans les mémoires très remarquables du petit-fils du duc, nous citerons entièrement les paragraphes sur lesquels nous nous appuyons pour attester le fait.

« On a longtemps, dit le prince Charles d'Est, accusé le duc de Brunswick d'être l'auteur du manifeste qui porte son nom : voici comment tout s'est passé :

« Les émigrés français avaient demandé et obtenu du roi de

Prusse, encore actuellement régnant<sup>1</sup>, qui se trouvait alors près de son armée, de lancer contre la France républicaine un manifeste capable de porter la terreur au sein des assemblées.

« Les ministres de Frédéric-Guillaume et les généraux qui entouraient sa personne, d'accord avec ce monarque, persuadèrent au duc de Brunswick qu'en sa qualité de généralissime de l'armée du roi, c'était de lui que devait émaner cet acte. Le duc éprouva une vive répugnance à le faire ; mais, considérant qu'il était de son devoir d'obéir aux ordres positifs du roi, il consentit à signer un manifeste dont on lui soumit le brouillon. C'était un soir qu'épuisé par des fatigues au-dessus de son âge, au moment où on lui présenta la copie mise au net, il la signa après l'avoir à peine parcourue des yeux, pour ainsi de confiance, ne pensant pas qu'il fût possible de suspecter la loyauté du roi. Erreur funeste ! Celui-ci avait ajouté au brouillon le fameux paragraphe par lequel on faisait déclarer au duc *que si les Français ne consentaient pas à mettre bas les armes et à recevoir leur roi Louis XVI, il ferait brûler Paris et exécuter à mort un homme sur dix de la population*. Le duc, à la publication de ce manifeste, s'étant aperçu qu'on avait ajouté ce paragraphe, offrit sa démission au roi. Mais celui-ci ne voulut point la recevoir et s'humilia tellement devant le duc qu'il mit ce dernier dans l'impossibilité de persister dans un parti qui aurait compromis, aux yeux du monde, la cause qu'il avait juré de servir noblement. »

Revenons à Caroline de Brunswick.

Comme toutes les princesses allemandes, elle avait été élevée dans tout le développement de ses qualités et même de ses défauts, c'est-à-dire librement, à l'air, en pleine nature. On se rappelle la pauvre Marie-Antoinette arrivant à Paris et venant, après sa joyeuse et facile éducation de Vienne, se heurter à l'étiquette de Versailles, incarnée dans madame de Noailles. Telle était Caroline de Brunswick, dont le caractère, plein de gaîté et

1. Les Mémoires du duc Charles portent la date de 1836.

d'indépendance, avait forcé à se redresser toutes les mains qui, dans l'intention de la faire plier, s'étaient appesanties sur elle.

Aussi, à 18 ans, sa bonté pour ses inférieurs, son affabilité pour ses subordonnés, sa bienveillance pour les pauvres lui avaient-elles fait une réputation de douceur, de grâce et de générosité.

Mirabeau disait d'elle : Elle est tout à fait aimable, jolie, vive et sémillante.

La princesse aimait les fleurs et les oiseaux ; son père, qui l'adorait et qui l'eût laissée libre dans des caprices moins innocents, lui passait ceux-là avec bonheur. Elle avait un jardin qu'elle cultivait elle-même, une immense volière dont elle prenait soin. Dans les belles matinées de printemps, elle descendait parfois au point du jour de ses appartements et se mettait à bêcher ses plates-bandes ou à tailler ses rosiers, puis elle passait dans sa volière, se livrait tout entière aux caresses de ses oiseaux, qui couvraient sa tête comme un chaperon bariolé et ses épaules comme un châle aux mille couleurs. La cloche du déjeuner la prenait souvent dans l'une ou l'autre de ces deux occupations. Elle courait alors à toutes jambes vers le château, et, après une toilette parfois un peu superficielle peut-être, elle allait s'asseoir à la table de son père, bravant l'œil sévère de M<sup>lle</sup> Herzfeld, la maîtresse du duc, qui avait pour elle cette antipathie naturelle que les belles-mères ont pour les enfants d'un premier mariage et les maîtresses pour les rejetons légitimes.

Née dans une condition inférieure, avec un joli château, cinquante mille livres de rentes, un mari selon son cœur, la princesse Caroline eût été la plus heureuse personne du monde.

Ce bonheur, elle l'avait vu passer près d'elle, et ceux qui en l'approchant avaient pu lire dans son cœur disaient qu'elle le regrettait.

Parmi les officiers qui avaient suivi le duc de Brunswick dans sa malheureuse expédition aux plaines de Champagne était un jeune Irlandais que, dans ses lettres à sa fille, la princesse Char-



lotte, la reine Caroline désigne sous le nom d'Algernon. C'était un gentilhomme d'une éducation distinguée, un de ces poètes à épauettes et à épée comme Berthin et comme Florian, excellent musicien, peintre au besoin.

La princesse elle-même, dans une lettre à sa fille, fait le portrait d'Algernon et raconte l'effet qu'il produisit à la cour et la place qu'il y avait prise.

« J'étais, dit la reine, dans toute la fraîcheur de la jeunesse, et si l'on ne vantait point ma beauté, on s'accordait à me trouver de l'esprit, de la grâce et de l'instruction ; mais j'étais sans prétention, et si je m'occupais d'Algernon, c'était dans la pensée de découvrir à laquelle des dames de la cour il adressait son hommage ; aucune ne se désignait particulièrement. Il était simplement poli pour toutes sans être exclusivement attentif pour aucune. Quant à l'impression qu'il faisait, elle était toute différente ; elle paraissait partout individuelle, quoiqu'elle fût générale. Chacun courait au-devant de lui à son arrivée, et l'on ne tarissait pas sur ses louanges lorsqu'il venait à disparaître. Outre ses talents acquis, la nature lui a départi deux dons bien puissants sur le cœur des femmes : le son de voix le plus doux et le plus sonore tout à la fois lorsqu'il parlait, et l'art d'en tirer pour le chant les notes les plus touchantes et les plus mélodieuses. Pour égayer autant que faire se pouvait l'appareil d'une cour toute militaire, il composa des cantates dont il faisait la musique et les paroles, et qu'il chantait lui-même avec une complaisance charmante, sans rien perdre pour cela de la dignité de ses manières et de son maintien. Je ne fais qu'analyser ici ce que tout le monde disait d'Algernon : on le regardait comme le type et le modèle de la perfection ; on disait que les dieux avaient réuni dans sa personne les qualités éparses chez les autres hommes, comme ce statuaire habile qui, pour représenter la déesse de la beauté, chercha de toute part le degré le plus accompli de chaque forme particulière pour en faire un tout admirable et unique. »

Voilà l'opinion que la princesse avait du bel Irlandais lorsque

la guerre fut déclarée par l'Assemblée nationale au roi de Prusse et à l'empereur d'Autriche.

Le duc de Brunswick fut nommé général en chef des troupes coalisées, partit pour Coblenz et emmena avec lui Algernon comme aide de camp.

On comprend le vide que laissa le bel Irlandais dans la petite cour de Brunswick, et peut-être dans le cœur de la princesse.

## Chapitre VI

Le bel Irlandais était, du reste, digne de sa réputation et avait, au passage de la forêt de l'Argonne, rendu un grand service à l'armée prussienne ; il avait découvert que des cinq passages qui traversent cette masse de bois de treize lieues de long sur quinze de large et que Dumouriez appelait les Thermopyles de la France, celui de la Croix-au-Bois était le moins bien gardé.

En effet, le général français n'avait que deux bataillons et deux escadrons commandés par un vieux colonel qui persuada à Dumouriez qu'il pouvait porter ailleurs la majeure partie de ses troupes et que cent hommes suffiraient pour défendre le passage. Des abatis de bois, les routes brisées et quelques volontaires commandés par lui maintiendraient la défensive ; la Croix-au-Bois, pris par les Autrichiens et les émigrés, parmi lesquels combattait Algernon, fut repris par les Français, puis définitivement emporté par un jeune officier que nos soldats, qui remarquent le courage où qu'il soit, n'appelaient que le hussard à la plume blanche. Le hussard, c'était Algernon, et la plume blanche était le don que lui avait fait la princesse Caroline en lui disant adieu.

Après le passage de l'Argonne, et dans un des combats qui précédèrent la bataille de Valmy, le jeune officier avait été chargé, avec un escadron de cavalerie, de tourner les Français et de les prendre en flanc. Le passage d'une rivière retarda sa marche et celle de ses hommes, de sorte que l'armée française ayant repris l'offensive, au lieu de tomber sur une des ailes, il tomba sur le centre, c'est-à-dire sur une masse vingt fois plus considérable que la sienne. Cependant, se trouvant en face de nos troupes et ayant l'ordre d'attaquer, il attaqua par une charge terrible, pénétra jusqu'au cœur de l'armée, qui se referma sur lui et sur ses hommes. Cependant cette apparition inattendue de troupes fraîches que l'on croyait suivies d'un corps plus considérable, arrêta le mouvement offensif de notre armée, en même temps que le duc

de Brunswick lui-même faisait halte sur une hauteur, et, ayant été rejoint par sa réserve, reprenait haleine un instant avant de risquer le mouvement offensif qu'il méditait à son tour et duquel dépendait le succès de la journée. Sa première conviction, en voyant son aide de camp enfoncé avec un seul escadron au cœur de quatre ou cinq mille hommes, avait été que la petite troupe et son chef étaient morts ou prisonniers, et c'était avec douleur qu'il voyait la perte inévitable que l'armée allait faire dans la personne de son brave aide de camp et de ses braves soldats, quand, à sa grande surprise, il s'aperçut que les Français eux-mêmes, étonnés du courage de leurs ennemis, avaient cessé de marcher en avant et qu'une certaine hésitation se manifestait dans leurs rangs. En effet, si le duc de Brunswick avait commandé le mouvement que venait d'exécuter Algernon à trois mille hommes au lieu de le commander à cinq cents, ils étaient pris entre deux feux. Le prince, alors, conçut le double espoir de gagner la journée et de sauver l'officier à la plume blanche sur lequel tous les yeux étaient fixés. Il fit battre les tambours, sonner les trompettes, et s'avança en colonnes serrées sur nous. La crainte d'être coupé du reste de l'armée fit ordonner la retraite au général qui commandait cette attaque, de sorte que de nos rangs en désordre le duc vit bientôt sortir Algernon, sain et sauf, et les deux ou trois cents hommes restés de son escadron.

Le cheval d'Algernon avait été tué sous lui. Le duc de Brunswick mit pied à terre et ouvrit ses bras à son jeune ami ; puis, arrachant de son propre uniforme une poignée de décorations, il les lui donna au hasard, quitte à vérifier plus tard si elles étaient prussiennes, brunswickoises ou autrichiennes.

Lorsque le bruit de cette victoire parvint à la cour de Brunswick, elle y fut racontée avec ces couleurs brillantes que l'on donne aux bonnes nouvelles. Il est vrai que bientôt la défaite de Valmy et la retraite de l'armée prussienne, qui laissait la moitié de ses soldats sur le sol meurtrier de la Champagne, vint faire un douloureux contre-poids à ces succès d'un moment.

Mais, à Valmy, Algernon avait été héroïque, et, pendant la retraite, il n'avait pas quitté l'arrière-garde.

À cette époque, les armées prenaient encore leurs cantonnements d'hiver. Aussitôt libre de ses devoirs militaires, Algernon accourut à Brunswick, où tout le monde lui fit fête, et où, pour lui faire honneur, la princesse se montra dans une grande soirée de la cour avec cette plume blanche devenue aussi historique que le panache d'Ivry, et qui redevenait pour un instant la propriété de celle qui l'avait donnée, et qui, le soir même, toute parfumée de l'odeur de ses cheveux, la rendit à celui qui l'avait illustrée.

Pendant tout un hiver, le triomphe du bel Irlandais fut sans nuage, mais au printemps la guerre recommença, et il lui fallut repartir.

Par bonheur, la gloire était une compensation à l'amour perdu. Les détails de la campagne de 1793 appartiennent à l'histoire, et nous y jeter nous entraînerait trop loin ; Algernon y soutint sa réputation d'intelligence et de courage, se distingua à l'assaut de Koenigstein, à la prise de Mayence, au camp de Forbach, aux lignes de Vissembourg ; mais les Autrichiens, battus par Pichegru à Froschweiler, ayant repassé le Rhin, les Prussiens furent obligés de se mettre en retraite comme eux ; et de graves mésintelligences ayant éclaté entre l'empereur François et le roi Frédéric-Guillaume, le duc de Brunswick donna sa démission de généralissime au commencement de 1794 et revint avec Algernon dans son duché, dont il ne sortit plus qu'en 1806 pour aller se faire blesser à mort à Iéna.

Ce fut un temps de bonheur pour les deux jeunes gens que les premiers mois de l'année 1794. Mais tout à coup arriva comme un coup de foudre la décision du cabinet de Saint-James de marier le prince de Galles avec la princesse Caroline.

C'était un bonheur trop grand que cette alliance pour le petit duc de Brunswick pour qu'il songeât même à la refuser. D'ailleurs, qui eût-il préféré au prince royal d'Angleterre ? Un simple colonel irlandais, c'était chose impossible.

Et cependant ce ne fut pas sans lutte que la pauvre princesse se rendit. Le bruit de l'arrivée d'un agent de la cour d'Angleterre s'était depuis deux jours répandu dans la capitale du petit duché, et la princesse Caroline exprime elle-même dans ses Mémoires l'inquiétude où elle était.

« L'aube, dit-elle, n'eut pas plutôt éclairé ma chambre que je descendis dans les jardins et courus visiter le lieu qui avait été naguère le théâtre de notre innocent bonheur ; mais son influence ne s'y fit point sentir. Algernon l'avait quitté, et il n'était plus illuminé par le doux rayon de sa présence. Comme il avait fait la veille dans sa douleur, je m'adressai dans la mienne aux fleurs, aux arbres, aux murs en ruine de l'antique tour, à tous les objets enfin. Je les pris à témoin de mon amour et des regrets que me causerait son absence, comme si cette absence venait de m'être soudain révélée. – Belles fleurs, disais-je, si fraîches aujourd'hui, grâce à mes soins, que deviendrez-vous quand les mains qui vous cultivent ne seront plus là ? Vous vous flétrirez comme moi-même, des plantes parasites absorberont tous les suc que vous tirez à présent du sein de la terre ; des ronces et des bruyères incultes vous étoufferont sous leurs pieds pour mieux usurper votre place ; leur ombre mortelle suffira pour vous arracher l'existence ; et vous, jeunes arbres plantés par sa main, qui émondera vos rameaux pour vous faire porter des fruits délicieux, comme par le passé ? Ces rameaux se transformeront bientôt en branches stériles et d'une grandeur démesurée, tels seront les funestes effets de son absence : ces lieux deviendront tristes et sauvages, tandis que je consumerai mes jours dans l'ennui, la douleur, les larmes et le désespoir. »

Ces plaintes, que l'on peut reconnaître pour être dans le goût maniéré du temps, touchèrent les fleurs, les arbres et les échos, mais ne touchèrent point le duc de Brunswick, qui engagea sa parole au cabinet de Saint-James.

## Chapitre VII

Le 28 novembre 1794, vers deux heures de l'après-midi, lord Malmesbury arriva à Brunswick, où le grand-maréchal Munchausen lui offrit un appartement dans le palais.

La duchesse de Brunswick, mère de la princesse Caroline, l'invita à dîner.

Dans la situation de cœur où se trouvait la pauvre fiancée, il était évident que le premier coup d'œil ne devait pas lui être favorable, et qu'elle ne chercherait pas à plaire.

Aussi voilà la note que nous trouvons dans les Mémoires de lord Malmesbury, qui, à cette époque, n'était encore que le baron Harris : « Jolie figure, mais peu expressive, peu gracieuse ; beaux yeux, belles mains, dents passables, chevelure épaisse, mais sourcils clairsemés ; beau buste court, ce que les Français appellent des *épaules impertinentes*. Paraît heureuse de ses espérances futures ; parle sans cesse. Le soir, grand dîner. Je danse avec la princesse Caroline. »

Laissons le baron Harris continuer son récit :

« Mardi 3 décembre, jour fixé pour mes audiences, le major Hislop et un messenger arrivent à onze heures d'Angleterre ; ils apportent le portrait à l'huile du prince et une lettre de Son Altesse Royale, qui m'engage à terminer le plus vite possible. À une heure, les voitures de la cour viennent me chercher pour la cérémonie. Le duc, embarrassé, demeure cependant très bien ; la duchesse, mère de la princesse Caroline, est tout en larmes ; la princesse paraît fort triste, mais cependant répond fort bien et fort distinctement aux questions du prêtre. Le soir, grand souper à la cour. Je joue le whist avec la duchesse et la princesse Caroline.

« Le contrat de mariage était rédigé en anglais et en latin. J'en fis, selon mes instructions, une traduction mot pour mot en français. Teronce me présenta une tabatière de la part du duc, et une montre ornée de diamants de la part de la princesse Caroline.

« Promenade ave la duchesse dans le jardin ; elle me recommande sa fille avec anxiété, me prie d'être son conseiller. La princesse semble pressée de partir.

« J'écris au prince que nous partons le 11, si, avant ce jour, j'apprends que la flotte qui doit nous escorter est prête.

« Vendredi 5 décembre. – Dès le matin, je me présente chez la duchesse pour lui communiquer ma décision et lui dire que je désire qu'elle écrive au prince relativement à notre départ. Je lui fais un brouillon de sa lettre, et j'ajoute sa lettre à la mienne. Fabien part à deux heures pour l'Angleterre.

« Après le dîner, le duc me prit à part et me fit un long discours sur la princesse Caroline. Il entra parfaitement dans la situation future. Il connaissait très bien le caractère du prince et tous les inconvénients qui résulteraient de son trop ou trop peu d'amour pour la princesse. Il disait de sa fille : Elle n'est pas bête, mais elle n'a pas de jugement ; elle a été élevée sévèrement, *il le fallait*.

« Il me pria de lui recommander la discrétion, de ne pas faire de questions et surtout de ne pas donner son opinion sur les personnes et les choses. Je devais la prier encore de ne jamais donner de conseils et de ne jamais jalouser le prince.

« Dimanche 7 décembre. – Le soir, souper. Je donne conseil à *Caroline* (sic) d'éviter les familiarités, de ne pas avoir de confidents, d'éviter de donner son opinion, d'approuver souvent, mais d'admirer rarement, d'être silencieuse sur les partis et la politique, et d'être très respectueuse envers la reine.

« La princesse prit très bien tous ces conseils, pleura quelquefois, *mais seulement comme étant chagrinée de quitter ses anciennes amies*.

« Mardi 9 décembre. – À souper, chez la duchesse douairière, je revis Caroline et lui recommandai de ne point faire de promesse ni de recevoir aucune demande, de dire à tout le monde qu'elle a pris pour règle de ne solliciter pour personne à son arrivée en Angleterre. Elle approuva ce que je lui dis, et j'ajoutai



que si parmi les demandes à elle faites elle en trouvait quelques-unes dignes d'intérêt, elle devait me les donner, et que je les recommanderais en Angleterre, mais qu'il ne fallait pas le dire au solliciteur, attendu que ce serait d'un mauvais exemple pour d'autres. Je lui dis aussi qu'elle ne devait faire d'autre distinction dans les partis que celle faite par le roi et la reine, qu'elle ne devait jamais écouter les commérages, ni avoir l'air de se laisser influencer par l'opinion d'autrui.

« Elle me dit qu'elle voudrait être populaire, et avait peur que je ne lui recommandasse trop de réserve, que probablement je la croyais trop prompte à se livrer.

« Je fis un salut.

« — Parlez franchement, me dit-elle.

« — L'abandon, répondis-je, est une aimable qualité, mais dans votre position on ne peut s'y livrer sans grand risque. On n'a jamais atteint le but de votre ambition, c'est-à-dire d'être populaire, par la familiarité, mais par la dignité et l'affabilité.

« Je lui montrai la reine comme un modèle sous ce rapport ; elle me répondit qu'elle avait peur de la reine, qu'elle était certaine qu'elle serait jalouse d'elle, et qu'elle lui ferait tout le mal qu'elle pourrait.

« — C'est pour cette raison-là, répondis-je, qu'il faut être attentive à ne jamais lui donner un motif de se plaindre de vous ; c'est pour cette raison qu'il faut lui donner toutes les marques extérieures de respect qu'exige l'étiquette, et vous garder de laisser échapper devant elle des mots inconsidérés.

« Elle accueillit tous ces conseils avec bienveillance, et dit :

« — Je sais que le prince est fort léger, et suis préparée à tout sur ce point.

« — Je ne crois pas, lui dis-je, que vous ayez à appeler à votre aide cette sage résolution ; mais si des gens cherchaient à vous inspirer de la jalousie, n'oubliez pas que les scènes et les reproches n'ont jamais retenu ni ramené personne, et que la femme, dans ce cas, fournit un contraste avantageux à sa rivale.

« Mercredi 10 décembre. — Au concert de la cour, M<sup>me</sup> de Herzfeld, la maîtresse du duc, me prend en particulier et me dit ces mots en français :

« — Monsieur le baron, il faut tenir sévèrement la princesse ; elle n'est point méchante, mais elle manque de tact. Je vous en prie, faites que le prince au commencement lui fasse mener une vie retirée, elle a toujours été très gênée et très observée, *c'était nécessaire* ; si elle se voit tout à coup jetée dans le monde sans lisière, elle ne marchera pas *en mesure* ; elle n'a point le cœur gâté, elle n'a jamais mal fait, mais chez elle la parole va toujours plus vite que la pensée ; elle parle sans réfléchir et se livre ; par là il arrive que, même dans cette petite cour, on lui prête des inclinations et des sentiments qui n'ont jamais été les siens. Que sera-ce donc en Angleterre, où, dit-on, il ne manque pas de femmes habiles, intrigantes, qui l'entoureront, s'empareront d'elle ; auxquelles (si le prince souffre qu'elle mène la vie dissipée de Londres) elle se livrera à corps perdu ; qui mettront dans sa bouche tel propos qu'il leur plaira, puisque malheureusement elle parle à tort et à travers. Il y a en outre chez elle un bon fonds de vanité ; et, bien qu'elle ne manque pas d'esprit, elle est toute en superficie. Qu'on la caresse, qu'on l'adore, la tête lui tournera. Ainsi arrivera-t-il si le prince la gâte ; il lui faut se faire craindre d'elle autant que se faire aimer. En un mot, qu'il la tienne *serrée*, s'il ne veut pas qu'elle *bronche*.

« Je n'eus pas le temps de répondre à ce discours, car on m'appelait pour jouer aux cartes avec la duchesse. »

J'ai copié textuellement et vais continuer de copier le journal de lord Malmesbury, car je veux faire connaître du mieux possible cette pauvre princesse qu'une si triste destinée attendait en Angleterre.

## Chapitre VIII

« La partie finie, je revins près de la princesse, qui me dit qu'elle avait arrêté sa manière de vivre en Angleterre, et me fit beaucoup de questions.

« Je lui répondis :

« — Votre bonheur domestique dépend de vous. Soyez dans votre intérieur aussi simple que vous voudrez ; mais quand vous sortirez, soyez, comme princesse de Galles, entourée de toute l'étiquette et de tout l'appareil dus à votre haute position.

« Elle me demanda quels étaient les jours de réception de la reine ; je lui dis *les jeudis et dimanches*, après les services divins, auxquels le roi et la reine ne manquent jamais. Et, ajoutai-je, j'espère bien que vous non plus jamais ne les manquerez.

« — Le prince y va-t-il ? me demanda-t-elle.

« — Non, lui répondis-je, mais vous l'y ferez aller, et c'est un des grands avantages qu'il trouvera à changer de position.

« — Mais si cependant il n'y veut point aller ?

« — Alors Votre Altesse Royale lui dira que remplir ses devoirs envers Dieu vous rendra capable de remplir vos devoirs envers lui. Cette réponse lui plaira, et, à la longue, il s'habituera à aller au temple.

« J'ajoutai :

« — Songez aussi, princesse, aux ennuis de votre situation ; car on paie de bien des ennuis un rang pareil à celui que vous allez occuper.

« Sur ce, la princesse, toute pensive, me quitta.

« M<sup>me</sup> Waggenheim, absurde et ridicule créature, me demanda :

« — Comment trouvez-vous la petite ?

« Et elle ajouta :

« — Quoiqu'assez âgée, son éducation n'est pas encore finie !

« — Je vois bien, répliquai-je, qu'à un âge bien plus avancé

que celui de Son Altesse Royale, la bonne éducation dont vous parlez n'est pas encore *commencée*.

« Vendredi 2 janvier. – Conversation à propos des *émigrés*. Je désire que la princesse distribue elle-même l'argent dont je dispose pour eux. »

En effet, les émigrés avaient reflué à la cour du duc. C'était à qui lui rappellerait qu'il avait servi sous ses ordres, et la plupart d'entre eux étaient dans la plus grande misère.

« Leur situation, dit le baron Harris, est déplorable ; ils meurent littéralement de faim.

« Je persuade à Caroline, continue-t-il, d'être généreuse envers eux. Elle veut bien, mais elle ne sait comment s'y prendre. Je lui explique alors que libéralité et générosité sont des jouissances de cœur, et non pas des vertus sévères imposées par la religion.

« Après avoir prêté une profonde attention à mon discours, elle donne un louis pour quelques billets de loterie. J'en donne dix, et dis aux spectateurs de cette libéralité que ce que j'en fais, c'est par ordre de la princesse. Celle-ci se retourna tout étonnée.

« — Vous avez été trompée, lui dis-je, sur la valeur précise des billets que vous avez pris ; ils valent un louis la pièce.

« Le lendemain, un émigré vint avec une jolie petite fille et s'approcha de la table où nous étions. La princesse Caroline alors d'elle-même lui donna quelques louis.

« La duchesse, sa mère, s'en aperçut et me demanda :

« — Qu'y a-t-il donc ?

« Je lui répondis :

« — C'est un pauvre émigré et sa fille qui demandent l'aumône, donnez-leur quelque chose.

« — Oh ! dit la duchesse tout embarrassée, je n'ai que mes beaux doubles louis de Brunswick.

« — Bah ! lui répondis-je, ils seront encore bien plus beaux dans les mains de l'enfant que dans les vôtres.

« Elle fut honteuse et en donna trois.

« Vers le soir, Caroline, à qui ces vertus n'avaient jamais été prêchées, m'offrit huit ou dix doubles louis en disant :

« — Cela ne fait rien, je ne m'en soucie pas ; je vous prie de les prendre.

« Je mentionne ces faits pour montrer le caractère de la princesse ; elle ne se rendait pas compte de la différence qu'il y a entre donner avec bonté et discernement, ou jeter au vent son argent comme une folle ; elle croyait fermement que donner l'argent sans avoir l'air d'y tenir constituait tout le mérite qu'il y a à donner.

« Je lui expliquai, à souper, que la bonté était une vertu qui rapporte plus de satisfaction et faisait plus de vrais admirateurs que toute autre qualité humaine.

« L'idée était nouvelle pour son esprit ; elle y réfléchit un instant, puis en sentit la vérité ; elle n'était pas avare, mais le duc et la duchesse l'étaient. »

\*  
\* \*

Pendant le séjour de sir Harris à Brunswick, c'est-à-dire pendant le mois de décembre 1794 et les premiers jours de janvier 1795, des événements d'une grande importance étaient arrivés.

L'armée française, levée en masse l'année précédente, équipée sur-le-champ, poussée sur le théâtre de la guerre, n'avait reçu, depuis qu'elle était en campagne, que de la poudre et des projectiles.

Quant à la solde, aux habits, aux souliers, il n'en avait pas été question ; elle ne savait pas ce que c'était que de camper sous des tentes. Malgré le commencement d'un hiver qui promettait d'être horriblement rigoureux, elle campait sous des branches d'arbres qui depuis le commencement d'octobre n'avaient plus de feuilles. Les soldats s'étaient fait des sandales avec des tresses de paille, et des capotes avec des nattes. Les officiers, dont les appointements, grâce à la dépréciation des assignats, ne montaient pas à

dix francs par mois, subissaient les mêmes privations que le soldat, marchaient à pied comme lui, portaient le sac sur le dos, mangeaient du pain de munition, étaient couverts de vermine. Atteints de maladies de peau, Pichegru et Bonaparte se guérissaient, chacun de son côté, de la gale ; Pichegru à Bruxelles, Bonaparte à Nice.

Moreau et Reynier, qui remplaçaient Pichegru, allaient faire prendre aux troupes leurs quartiers d'hiver dont elles avaient tant besoin et avaient établi une partie des cantonnements autour de Breda pour en faire le blocus, lorsque Pichegru, voyant le froid horrible qu'il faisait, quitta Bruxelles à moitié guéri et apparut tout à coup au milieu de l'armée.

Il avait conçu un projet immense.

C'était de prendre Nimègue et de s'avancer sur la Hollande, porté sur les glaces des fleuves, des rivières et des canaux. Le 8 novembre, il prend Nimègue.

Le 23 décembre, la Meuse est gelée ; le 28, par un froid de dix-sept degrés, il la fait passer sur trois points à son armée et à son artillerie, et tandis qu'un décret d'amnistie commençait la pacification de la Vendée, Pichegru longeait le Wahal en attendant qu'il fût pris comme la Meuse et qu'il pût le franchir avec son armée et son artillerie.

\*  
\* \*

Ces nouvelles étaient encore ignorées en partie à Brunswick lorsque, le moment du départ étant arrivé, la princesse fit ses adieux à son père et à sa mère, et partit le 3 janvier 1795.

Nous allons laisser l'ambassadeur reprendre son journal.

## Chapitre IX

« Vendredi 9 janvier. — Nous quittâmes Bentheim à sept heures, Delden à midi. À peu près quatre lieues plus loin, Vanseheick vint me dire que les Français avaient passé le Wahal, qu'ils étaient près de Barca et qu'ils s'étaient battus toute la journée. Il me recommanda de retourner en arrière. J'en avertis la princesse Caroline à son tour, et je dois dire qu'elle supporta ce contretemps avec bonne humeur et patience.

« Nous retournâmes coucher à Delden. La princesse était chagrine le matin de ne pas aller voir la flotte.

« — Mais écoutez donc, lui dis-je.

« — Quoi ? demanda-t-elle.

« — N'entendez-vous pas la canonnade ?

« — Qu'importe, dit-elle, je n'ai pas peur des canons.

« — Mais, madame, si vous étiez prise ?

« — Bon, dit-elle, je suis tranquille, je ne m'exposerai pas à ce danger.

« Je lui racontai alors l'histoire de la reine de France, femme de saint Louis, pendant le siège de Damiette, la prière qu'elle fit au sire de Joinville de la tuer s'il la voyait prête à tomber au pouvoir des Sarrasins, la réponse de celui-ci : "J'y songeais."

« — Les Français, lui dis-je, seraient pire pour vous, princesse, que les Sarrasins ne l'eussent été pour la reine de France.

« — Eh bien ! dit-elle en souriant, ne feriez-vous pas pour moi ce que Joinville eût fait pour elle ?

« — De grand cœur, lui répondis-je.

« Elle leva les yeux au ciel et soupira.

« Le soir, nous allâmes à Bentheim. Je prêche tout le long de la route à Caroline la bienveillance et la générosité. Elle est de mon avis. Bien élevée, elle eût été très bonne.

« Son éducation était mauvaise ; on l'avait habituée aux privations, à la sévérité, aux menaces ; on lui avait dit de ne croire

à la parole d'aucun homme et d'étouffer tous ses sentiments<sup>1</sup>. Cette éducation vicie les femmes et les abrutit. Quant à son caractère, elle a de la répartie sans jugement, de la conception sans réflexion. Elle se laisse prendre à la première impression, conduire par la première impulsion. Elle se laisse aller aux apparences, et tout caractère enjoué l'entraîne. Elle aime à parler, est prompte à se confier. Elle fait des amitiés de vingt-quatre heures. Elle a du naturel, mais pas de moralité acquise et aucune notion de son importance et de sa nécessité ; de chaudes passions et rien pour les contre-balancer ; beaucoup de bonne humeur et de bonne nature ; pas apparence de caprices ; vive et emportée, mais pas un grain de rancune.

« Il fallait maintenant, au reste, qu'elle vécût à l'envers de ce qu'elle avait vécu jusqu'alors. Elle aimait à *cancaner*, et elle était fortifiée dans ce défaut par sa grand'mère, qui est toute curiosité et inquisition. En somme, entre les mains d'un homme sérieux et sensible, elle tournerait probablement bien, mais avec un homme qui aura les mêmes défauts qu'elle, elle tournera mal. Elle n'a pas de puissance pour gouverner, quoique son intelligence soit assez forte. Elle a le courage du duc son père, mais cette qualité n'a pas plus d'importance pour elle que pour lui. Il a besoin de décision mentale, – elle de caractère et de tact. »

\*  
\* \*

Sir Harris oublie de dire qu'il avait fait observer à la princesse qu'elle avait une dent gâtée et lui avait fait promettre qu'elle serait arrachée avant son arrivée en Angleterre.

Le 21 janvier, pendant son séjour à Osnabruck, elle se fit arracher cette dent, l'enveloppa avec soin dans un papier et l'envoya à son mentor.

Nous constatons le fait parce que, ainsi qu'on le verra, cet

1. Il est évident que sir Harris n'était pas dans les confidences des amours de la princesse avec Algernon.



envoie, qui n'était qu'une plaisanterie, lui fut reproché plus tard comme une avance faite au noble baronnet.

\*  
\* \*

« Jeudi 22 janvier, dit-il en reprenant son récit, je quitte Osnabruck à neuf heures.

« Vendredi 23 janvier, nous quittons Deipholz à huit heures moins le quart, et nous allons à Newstead.

« Samedi 24 janvier, nous quittons Newstead à dix heures un quart et retournons à Hanovre. »

\*  
\* \*

Pendant cette nouvelle période, les républicains avaient fait de nouveau progrès qui avaient forcé sir Harris de rebrousser en arrière. La flotte n'était point encore arrivée.

Nous avons dit que nos troupes avaient passé le Wahal sur trois points. En voyant ce mouvement général, le général Walmoden s'était retiré avec son armée vers le Hanovre, sur le refus du prince d'Orange de se joindre à lui et de risquer une bataille décisive.

Le prince, en effet, s'obstina à rester à Gorcum, mais voyant le général Walmoden en retraite et n'espérant plus rien, il abandonna son armée, se présenta aux États réunis à La Haye, déclara qu'il avait essayé tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour la défense du pays, et qu'il ne lui restait plus rien à faire.

Il engagea en conséquence les représentants à ne pas tenter une plus longue résistance envers le vainqueur et s'embarqua pour l'Angleterre.

Alors l'armée française se répandit comme un torrent dans la Hollande, les républicains étaient reçus partout à bras ouverts, les patriotes leur apportaient en abondance tout ce dont ils manquaient, des chaussures, des habits et même de l'argent ; on regardait passer avec admiration ces braves gens qui venaient, à

moitié nus, de remporter tant de victoires par un hiver qui eût dû les tuer tous !

L'entrée à Amsterdam fut un triomphe, et là, ces dignes enfants de 89, ces nobles volontaires de 92 donnèrent une dernière preuve de discipline et de dévouement. Encore nu-pieds, encore sans vêtements, sans vivres depuis seize heures, ils attendirent, les pieds sur la glace au milieu de tourbillons de neige, les armes en faisceaux, ils attendirent cinq heures que l'on eût pourvu à leurs besoins et désigné leurs logements.

Puis, tandis qu'ils entraient d'un côté, les Orangistes et les émigrés sortaient de l'autre. Il fallait laisser à ces fugitifs, qui n'avaient plus de général, le temps de quitter la Hollande.

Le lendemain de son arrivée, Pichegru apprit que la flotte du Texel était prise dans les glaces.

C'était le complément de son rêve.

Peut-être de l'infanterie ne fût-elle pas arrivée avant le dégel.

Il envoya des hussards et de l'artillerie légère pour s'en emparer. Hussards et artilleurs traversèrent le Zuyderzée au galop, sommèrent la flotte de se rendre et, sur un premier refus, prirent d'assaut cinq ou six bâtiments.

Le reste de la flotte se rendit.

Le 6 février, la république des États-Unis était proclamée.

\*  
\* \*

Sir Harris était, comme nous l'avons vu, revenu en Hanovre ; toute la Hollande était conquise, pas moyen de s'embarquer à aucun de ses ports.

Force lui fut d'attendre des nouvelles de la flotte anglaise ; ces nouvelles arrivèrent le 18.

C'est le 18 que nous reprenons le journal de l'ambassadeur, par un détail fort curieux que nous n'avons pas, quoique nous devrions peut-être le faire, le courage de passer sous silence.

« Mercredi 18 février. – Nouvelles d'Angleterre par des navi-

res. Discussion avec Caroline pour sa toilette : elle se néglige en s'habillant trop vite. Je désapprouve. Elle résiste. Je prie M<sup>me</sup> Busche, sa dame d'honneur, de lui expliquer que le prince est très délicat et qu'il aime une toilette longue et soignée. Caroline n'avait pas idée des détails de cette toilette ; M<sup>me</sup> Busche fit ma commission, et le lendemain, la princesse arriva bien lavée partout.

« 6 mars. – Je reçois des lettres de chez moi ; on me dit que la flotte qui doit nous escorter se rendra à Stade (bouches de l'Elbe), et le 9, elle y arrive.

« 24 mars. – Nous quittons le Hanovre. La duchesse très affligée. Caroline prend une seconde fois congé des dames avec grâce et dignité. En huit heures, nous passons de Mollendorf à Walsrades.

« 25 mars, à 9 heures du matin, passons par Rottemberg et gagnons Closter-Seven.

« 26 mars. – Nous quittons Closter-Seven à 9 heures.

« Samedi 28. – Nous quittons Stade à 7 heures. Les rues sont occupées par les bourgeois en armes. Nous nous embarquons dans des bateaux hanovriens. À 9 heures, nous atteignons le cutter la *Mouche*, navigant vers l'embouchure de la rivière.

« À 7 heures, nous montons à bord du *Jupiter*, qui nous salue de cinquante coups de canon. Dîner à bord. Belle soirée. Officiers présentés. La princesse, d'une humeur charmante, se conduit à merveille. »

## Chapitre X

Le journal de sir Harris a trop de succès près de nos lecteurs pour que nous ne le suivions pas jusqu'au bout. Nous le reprenons donc où nous l'avons laissé.

« — Samedi 4 avril, nous entrons dans la Tamise. Nous jetons l'ancre à Gravesend ; à deux heures, les deux rives sont couvertes de spectateurs ; le temps est magnifique.

« — Dimanche 5 avril, à huit heures, Caroline entre dans le yacht royal *Augusta*. Nous arrivons à Greenwich à midi.

« Les voitures du roi ne sont point encore arrivées.

« Le prince de Galles avait eu l'heureuse idée de faire recevoir sa fiancée par sa maîtresse, lady Jersey, et celle-ci avait eu l'impertinence de se mettre en retard.

« Elle était accompagnée de M. Aston et de lord Claremont.

« On attendit milady et ces messieurs au moins une heure. Sir Williams Pattison, gouverneur de l'hôpital, et ses deux sœurs firent pendant ce temps les honneurs de la ville à la princesse Caroline.

« La première chose que fit lady Jersey fut la grimace en voyant la toilette de la princesse, qui n'était pas de son goût.

« Il est vrai que ce fut l'objet d'une simple observation.

« Mais ce qui amena une altercation véritable fut le refus que fit lady Jersey de se mettre sur la banquette de devant dans la voiture de la princesse ; elle ne voulait pas, disait-elle, rouler en arrière.

« Je répondis à milady Jersey que le roi avait défendu qu'elle fût assise sur la même banquette que la princesse, et que si elle n'avait pas voulu rouler en arrière, il ne fallait pas accepter la charge de femme de chambre.

« Il y avait peu de monde sur la route. Nous arrivâmes à Londres et descendîmes à Saint-James.

« Il était environ deux heures et demie de l'après-midi, je fis

dire à l'instant même au roi et à la reine que nous venions d'arriver. »

\*  
\* \*

Nous sommes forcés d'interrompre le journal de lord Malmesbury pour mettre sous les yeux de nos lecteurs la scène qui précéda la première entrevue des deux futurs époux.

Le prince, peu pressé de se trouver avec sa fiancée, était allé passer une demi-heure au billard, en apprenant son arrivée à Saint-James, et s'était fait conduire de là à Carlton-House, où il apprit, de Germain, que lady Jersey était dans un des salons. Le prince poussa un soupir, se débarrassa de son chapeau, de son manteau, et se dirigea vers l'appartement où lady Jersey l'attendait avec impatience.

— Eh bien ! quelles nouvelles, ma belle amie ? demanda le prince en déposant un baiser sur les lèvres sèches de lady Jersey.

— La nouvelle ? répondit celle-ci, je croyais que vous l'aviez devinée en me voyant ; la nouvelle est que la princesse Caroline de Brunswick vient d'arriver à Londres, et que je viens, comme la colombe de l'arche, vous annoncer cette arrivée.

— Dites comme le corbeau, dont vos cheveux ont la couleur, ma belle comtesse, car la nouvelle est pour moi une nouvelle de deuil. Vous devez avoir bien des choses à me dire, et cependant j'ai peur de vous questionner. J'ai de sombres pressentiments sur ce mariage ; mais, bah ! attaquons, comme disent les Français, le taureau par les cornes. Un seul mot, ma chère Françoise ! La princesse de Brunswick est-elle une femme qui convienne à un homme comme moi ?

La comtesse se pencha vers le prince avec un sourire mêlé de compassion et d'alarmes ; ses yeux étaient pleins d'une compatissante tendresse, et ce regard, dont elle avait plus d'une fois expérimenté la puissance, faisait tressaillir et torturait le prince en le laissant en suspens.

— Ma bien chère amie, insista le prince profondément agité, voulez-vous me faire la grâce de répondre à ce que je vous demande ?

— Hélas ! mon cher prince, répondit-elle, je n'ai pas une assez grande connaissance des rapports de la physionomie avec l'âme pour vous faire à ce sujet une réponse positive ; plus je vous connais, plus mon opinion devient difficile à donner. Habitué à nos beautés les plus fraîches, les plus aristocratiques et les plus soignées, vous êtes d'une exigence qui me fait douter à chaque instant pour moi-même...

— Oh ! si elle était comme vous ! s'écria le prince, je serais le plus heureux des hommes. Mais enfin, j'avais quelque espoir ; mon frère, le duc de Clarence, qui a vu la princesse l'année dernière à Brunswick, m'a fait un récit merveilleux de sa beauté, de son amabilité et de ses perfections ; de plus, une lettre que je reçois hier de Brunswick me dit que la princesse est charmante de sa personne, que son buste est beau, que ses dents sont blanches et fines, que ses yeux sont remplis d'intelligence, que son port est digne et majestueux, ses manières pleines de douceur et d'affabilité.

— Eh bien, que voulez-vous de plus, mon cher prince ? vous devez vous trouver suffisamment renseigné par une pareille lettre ; je ne saurais rien ajouter à cette liste de perfections, et chacune de mes observations semblerait un nuage que j'essaie de faire glisser sur votre bonheur.

— Voyons, dit le prince, du moment où je m'adresse à vous, c'est que je n'ai confiance qu'en vous. Je désire savoir la vérité bien nette et bien franche avant que de me trouver face à face avec la princesse.

— Georges, je vais vous obéir, dit lady Jersey ; je vous aime tant que quand même je voudrais vous tromper, vos yeux liraient jusqu'au fond de mon cœur. Nous sommes donc partis, M. Aston, lord Claremont et moi, munis de vos instructions pour nous rendre à Greenwich. Une erreur de quelques minutes sur l'heure

nous fit arriver en retard. La princesse, reçue par le gouverneur, prenait quelques rafraîchissements au moment où nous entrâmes ; je pus la voir tout à mon aise. Sa personne dans l'ensemble, en effet, peut être jugée jolie, mais sa tête n'a l'expression ni de la douceur ni de l'intelligence ; ses yeux sont beaux, mais elle a le regard dur ; ses dents sont belles sur le devant, mais il m'a semblé qu'elle en avait une fautive sur le côté.

— Vraiment ! s'écria le prince avec un petit mouvement de répulsion.

— J'en doutais d'abord, reprit lady Jersey, quoique lorsqu'elle rit, et peut-être la princesse rit-elle trop facilement, la chose est visible. J'en dis deux mots alors à M<sup>me</sup> d'Harcourt et à sa femme de chambre brunswickoise ; j'appris alors que c'était vrai. Mais, en vérité, si je racontais à Votre Altesse l'anecdote qui me fut transmise à ce sujet... mais non, l'accusation est par trop absurde.

— Racontez tout, tout ce que vous avez vu, tout ce qu'on vous a dit ; vous comprenez que je ne vous ai envoyée au-devant d'elle que pour avoir des détails précis par quelqu'un qui m'aime sincèrement.

— Si cependant, dit en souriant la comtesse, l'histoire m'avait été confiée sous le sceau du secret ?

— Eh bien ! vous me la raconterez, à moi aussi, sous le sceau du secret.

— Eh bien ! puisque vous m'y forcez, dit la comtesse, je vais vous dire la vérité.

Lors du voyage de Brunswick, tandis qu'on était arrêté à Osnabruck, la princesse se fit arracher une dent et l'envoya à sir Harris, soigneusement enveloppée dans du papier.

— Bon Dieu, est-ce vrai ? s'écria le prince bondissant sur son canapé. Je savais que ce cher Harris avait la manie des collections, mais je ne lui connaissais pas celle des dents gâtées.

— Je vous raconte l'histoire telle qu'elle m'a été racontée, dit péniblement lady Jersey.

— Ah ! c'est trop fort ! s'écria Georges ; quelque chose qu'on m'eût dite de la princesse de Brunswick, je ne l'eusse pas crue capable d'une pareille étourderie.

— Voyons, mon cher Georges, armez-vous de tout votre courage et de toute votre présence d'esprit, dit lady Jersey en s'approchant de lui et en lui prenant les mains.

— Dites-moi tout ce qui vous reste à me dire.

— Je vais vous décrire la princesse comme si vous l'aviez vue vous-même : ses cheveux sont d'une nuance que l'on appellerait châtain-clair en parlant d'une femme de son rang, mais qui deviendraient roux sur le front d'une servante ; ses sourcils sont imperceptibles, ou plutôt elle n'en a pas ; son nez, quoique d'une belle ligne, est un peu trop fort pour son visage ; ses lèvres sont épaisses, sa taille courte, sa figure vulgaire. Vous me pardonnerez d'être si franche, Georges, mais vous avez tellement insisté pour que je vous donne une description exacte de mes premières impressions que, quelque contrariété que j'en éprouve, je vous obéis.

— Continuez, continuez, s'écria le prince haletant ; je souhaite que vous me parliez avec franchise, et je vous en remercie, c'est une preuve de votre amour. Je vais être préparé pour la terrible rencontre, le saisissement sera moins grand.



## Chapitre XI

Lady Jersey jouissait en rivale jalouse et en maîtresse sacrifiée du mal qu'elle faisait à la princesse. Elle ne comptait donc pas s'arrêter en si beau chemin, et, sur l'invitation du prince royal, elle reprit :

— La poitrine de votre fiancée est large, mais elle ne me paraît pas avoir cet embonpoint que Votre Altesse m'a dit tant de fois qu'elle adorait.

— Quel bonheur que vous m'ayez averti de tous ces défauts, dit le prince. Mon frère ! le portrait de la princesse ! mon émissaire particulier à Brunswick ! les journaux eux-mêmes ! mais tout le monde me trompait donc en me représentant Caroline comme une beauté ?

— Est-ce que vous pensez que je vous tromperais, mon cher Georges ? interrompit lady Jersey de sa voix insinuante et câline. Un tel procédé de ma part serait ridicule, puisque dans une heure vous serez à même de la juger par vos propres yeux.

— Oh ! je vous crois, je vous crois, ma bien chère amie. Continuez donc votre esquisse, elle n'est pas agréable, mais elle est curieuse.

— Enfin, acheva celle-ci, voici les propres termes qu'on emploierait en parlant de la princesse de Brunswick si elle était une femme du peuple ou une paysanne : jolie figure, mais un peu trop hardie d'expression, cheveux rouges, yeux lascifs, gros nez à la romaine, lèvres épaisses, sourcils absents, dent fausse et par conséquent mauvaise haleine, le cou trop court et le buste plutôt d'une matrone que d'une vierge.

— Et telle est la future princesse de Galles ! la future reine d'Angleterre ! s'écria Georges exaspéré. Non, par Dieu, elle ne sera jamais reine d'Angleterre ! Ils peuvent m'obliger à la conduire à l'autel, à la faire princesse de Galles, mais, par le ciel et

l'enfer, ils ne seront jamais assez puissants pour me forcer à en faire une reine d'Angleterre !

Et tout en laissant déborder sa colère en imprécations, le prince se leva brusquement, marchant par la chambre comme un fou, tandis que dans son sourire lady Jersey laissait entrevoir le triomphe d'une rivale ou d'un démon.

— J'espère que vous n'avez plus rien à me dire, chère lady ? demanda tout à coup le prince en s'arrêtant devant elle.

— Je vous ai, monseigneur, à mon regret, exprimé mes impressions sur la personne de Son Altesse Royale, dit lady Jersey, que puis-je faire pour vous de plus ?

— Vous ne m'avez parlé que de son physique, mais ses manières, son esprit, ses talents, n'en avez-vous rien vu ? Rien ne vous a-t-il frappée ? M<sup>me</sup> Harcourt ne vous a-t-elle rien confié ? Malmesbury est-il resté silencieux ? Allons, je vois que vous savez encore quelque chose.

— Mais je n'ai rien de bon à dire à Votre Altesse, fit en hésitant la favorite.

— En définitive, ce ne sera que la vérité, dit le prince, qui semblait boire avidement les paroles empoisonnées et les exagérations que lady Jersey versait dans sa poitrine.

— Vous me forcez à faire des révélations qui me sont désagréables, mon cher prince, parce que je sais qu'elles vous font du mal ; mais puisque vous êtes si puissant, je suis forcée d'obéir. Sachez donc que quand la princesse se retira après le déjeuner, je causai avec M<sup>me</sup> Harcourt. C'est à ce moment qu'elle me raconta l'histoire de la dent arrachée à Osnabrück. M<sup>me</sup> Harcourt voit très juste, possède une mémoire prodigieuse et aime beaucoup à bavarder. Aussi m'a-t-elle dit en très peu de temps beaucoup de choses. J'appris par elle, entre autres, que la princesse Caroline est si ignorante qu'elle n'écrit pas même correctement.

— Dieu du ciel ! s'écria le prince, mais c'est faire une insulte à moi, à la famille royale, à la nation britannique, que de choisir

une telle créature pour ma femme ! Mais continuez, continuez, rien ne me surprendra maintenant.

— M<sup>me</sup> Harcourt ajouta : La princesse est frivole et souvent impertinente, elle a de mauvaises manières, elle est familière et souvent oublie son rang, comme du reste j'ai pu l'observer moi-même pendant les quelques instants que j'ai passés avec Son Altesse Royale ; elle parle à tort et à travers et dit tout ce qui lui passe par la tête. M<sup>me</sup> Harcourt m'assura qu'elle riait souvent de la manière la plus enfantine et la plus impertinente, et qu'elle guette un sourire en réponse à chacune de ses paroles qu'elle croit un bon mot. Enfin, voici la propre phrase du prince, son père, à Sir Harris, votre ami, vous pourrez l'interroger vous-même si vous ne me croyez pas : « Ce n'est pas une sottise, a dit le duc, mais elle n'a pas de discrétion ; elle a été tenue très sévèrement, et je puis assurer à Votre Seigneurie que c'était *absolument nécessaire*. »

— Mais que voulait-il dire par là ? s'écria le prince.

— Informez-vous-en à sir Harris. Sir Harris est votre ami, il ne vous cachera rien.

— Eh bien, voilà un tableau bien fait pour m'enchanter, dit le prince ; plus vous m'en direz sur ce sujet au point où nous en sommes, plus vous me rendrez service.

— Sir Harris, continua en effet lady Jersey, est entré avec moi dans certains détails assez curieux. Imaginez-vous qu'il m'a raconté que votre fiancée portait de gros jupons, des chemises de grosse toile et des bas de fil, et encore qu'ils n'étaient ni bien lavés, ni changés assez souvent. Il paraît même qu'il a été forcé d'entrer avec Son Altesse Royale dans des détails de toilette encore plus intimes, et qu'il se serait cru obligé d'exagérer encore la délicatesse de Votre Altesse à l'endroit de certaines exigences...

— Oh ! Françoise ! Françoise ! s'écria le prince désolé, que dois-je donc faire ? Si je refuse de prendre la princesse pour ma femme, les ministres ne paieront pas mes dettes, qui montent

aujourd'hui à plus de six cent mille livres sterling. Oh ! mais c'est que je l'abhorre, c'est que je la hais déjà, cette détestable Allemande qu'ils ont choisie pour ma femme. Mais, au bout du compte, s'écria le prince en se levant, mon père et les ministres peuvent me forcer à épouser cette femme, mais à l'aimer, jamais ! Non, jamais ils ne me forceront à abandonner pour elle la dernière de mes maîtresses.

— Et moi, s'écria la comtesse de Jersey, rien, je le jure, excepté sa propre volonté, ne me fera quitter mon prince bien-aimé.

Et passant son bras autour du cou de Georges et couvrant son visage de baisers, elle l'attira à elle de façon que sa tête reposât sur sa poitrine.

— Restez un instant ainsi, mon bien-aimé Georges, cela ne sera pas long, puisque je vais être forcée de vous ramener à Saint-James.

— Dieu ! que je voudrais voir cette cérémonie passée, murmura le prince ; je remercie le ciel que vous soyez dame de la chambre à coucher, et par conséquent près de moi.

— Mais, dit lady Jersey, en supposant que la princesse soit jalouse ?

Et elle montra dans un sourire un double rang de perles dont aucune n'était fausse.

— Je vous protégerai contre sa colère, mon amour, soyez tranquille.

En ce moment, le bouton de la porte, tourmenté depuis quelques instants, tourna, et la porte s'ouvrit.

Le prince eut le temps de soulever la tête du doux oreiller sur lequel elle était posée, et la comtesse celui d'arranger ses cheveux devant une glace.

— Plaît-il à Votre Altesse Royale, dit Germain en s'inclinant jusqu'à terre, de se rendre au palais Saint-James où Leurs Majestés attendent Votre Altesse ?

— Cela ne me plaît pas, dit le prince, mais il faut que j'y aille

tout de même.

Et passant dans sa chambre, il fit quelques changements à sa toilette, en même temps que lady Jersey revoyait la sienne, et tous deux, montant en voiture, partirent pour Saint-James.

C'est sir Harris qui, par son journal, va nous faire assister à la première entrevue des deux futurs époux :

« Dimanche 5 avril. — Aussitôt que le prince fut arrivé, j'introduisis la princesse Caroline chez lui ; elle se mit très gentiment à genoux devant le prince.

« Il la releva d'une façon assez aimable, l'embrassa, balbutia quelques mots, tourna autour d'elle comme un maquignon fait autour d'un cheval, se retira dans son appartement, et me faisant appeler, me dit :

« — Harris, je me sens mal ; faites-moi le plaisir de me donner un verre d'eau-de-vie.

« — Monsieur, lui dis-je, ne vaudrait-il pas mieux un verre d'eau ?

« — Non, dit-il, je vais aller tout de suite chez la reine.

« Et, en effet, il but son verre d'eau-de-vie et partit.

« Caroline, laissée seule, tomba dans un étonnement incroyable, et, en me revoyant, elle me dit :

« — Mon Dieu ! est-ce que le prince est toujours comme cela ? Je le trouve trop gras et nullement aussi beau que le portrait que l'on m'a envoyé de lui.

« Elle était disposée à se plaindre encore davantage, ce qui m'aurait gêné pour répondre ; mais heureusement le roi me fit appeler.

« La conversation du roi ne roula que sur la guerre entre la Prusse et la France. La seule question qu'il me fit sur sa belle-fille fut :

« — A-t-elle un bon caractère ?

« Je répondis, et c'était la vérité, que dans les moments les plus critiques, je l'avais toujours vue de bonne humeur.

« — J'en suis content, dit-il.

« Mais je jugeai par son silence qu'il avait vu la reine depuis que celle-ci avait vu son fils, et que le prince avait fait à sa mère un rapport très défavorable sur Caroline.

« Au dîner, auquel assistaient tous ceux qui avaient accompagné la princesse depuis Greenwich jusqu'à Londres, dîner dont les honneurs étaient faits par le vice-chambellan lord Stapford, je fus assez mécontent de la conduite de Caroline.

« Elle était sans gêne, railleuse, rude et lançant des pointes vulgaires à lady Jersey qui était présente.

« Le prince ne cachait pas son dégoût, et ce malheureux dîner fixa une antipathie que la princesse ne sut pas faire disparaître par le tête-à-tête. »

## Chapitre XII

Recourons de nouveau au journal de sir Harris, que nous abandonnerons bientôt au reste pour n'y plus revenir.

« — De ce moment, et pendant les trois semaines qui suivirent, je vis quelles seraient les conséquences de cette triste union.

« Après un dîner auquel assistait le prince d'Orange et où la princesse s'égayait comme toujours, le prince royal me prit à part et me demanda :

« — Répondez franchement, Harris, est-ce que les manières de la princesse vous plaisent ?

« Je ne pus lui cacher ma désapprobation et lui répéter ce que le prince de Brunswick m'avait si souvent dit à propos de sa fille, c'est-à-dire qu'il fallait la tenir serrée ; qu'elle avait été élevée très sévèrement, et que si elle n'était pas tenue de même, ayant plus d'orgueil que d'intelligence, elle s'émanciperait trop.

« Il me répondit :

« — Pourquoi ne m'avez-vous pas dit cela d'avance ?

« — Mais, prince, répondis-je, je n'ai rien vu qui tachât son honneur, ni qui pût faire suspecter sa conduite ; d'ailleurs, je n'étais pas chargé d'une mission confidentielle, mais de l'ordre le plus positif de demander Caroline en mariage, et rien de plus. »

Le mariage entre leurs Altesses Royales le prince de Galles et Caroline de Brunswick fut célébré le soir du 8 avril 1795 dans la chapelle royale du palais de Saint-James ; le roi, la reine et toute la famille royale étaient présents, à l'exception du duc d'York, ce lâche et ignorant fanfaron qui conduisait les troupes britanniques de défaites en désastres.

Inutile de dire que la cérémonie nuptiale fut empreinte de toute la pompe, de toute l'ostentation et de toute la splendeur dont la cour d'Angleterre s'entourait aux dépens du peuple ruiné.

La procession, précédée par les hérauts et les grands officiers

de la cour, se rendit à la chapelle qui était très peuplée ; elle était partie, selon l'étiquette, des appartements de la reine. Le prince de Galles donna son chapeau, orné d'un riche bouton en diamant, à tenir à lord Harcourt, auquel il en fit cadeau après la cérémonie.

La reine était étincelante de diamants, quoique son nez, comme d'habitude, fût noir de tabac. Les pierres précieuses qui resplendissaient sur le front, sur le cou, sur la poitrine et les bras des princesses auraient pu payer un bon à-compte à la dette nationale. Mais M. Pitt avait dit, on se le rappelle : « C'est la dette nationale qui fait la force de l'Angleterre, et si j'avais assez d'or pour la payer, je jetterais cet or dans la Tamise. »

Le roi, pendant toute la cérémonie, qui fut faite par l'archevêque de Canterbury, Moor, garda ce sourire de satisfaction qui lui était particulier ; la reine, sa tranquillité étudiée et sa dignité raide ; la princesse Amélie regardait Caroline de Brunswick avec un intérêt mélancolique qui indiquait que la royale fille d'Angleterre présageait la destinée de sa malheureuse cousine. Quant à Caroline, qui, pour ce jour, avait appelé à son aide toute son intelligence aristocratique et tous les conseils qu'on lui avait donnés, rien n'était plus touchant que sa tenue, rien n'était plus séduisant que sa personne. Son visage s'éclairait de son sourire habituel quoique un peu affaibli par la conviction de son prochain malheur. À ce sourire se mêlait une expression de profond respect pour cette cérémonie et d'abnégation à entrer dans le chemin qu'on lui traçait et qu'elle n'eût jamais choisi. Il y avait aussi dans son regard un saint abandon à la volonté de l'Être suprême, seul arbitre de ces destinées que les machinations de l'homme mettent en mouvement ; machinations qu'il laisse s'accomplir, sans doute en vertu de cet axiome du Christ : « que les fautes des pères retomberont sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième générations. »

Quant au prince, sa figure était animée par le vin et l'eau-de-vie, et ses yeux, qui nageaient dans un brouillard épais, lui rendaient mal compte de l'endroit où il se trouvait ; ses regards



lascifs dévoraient les charmes de la comtesse de Jersey et de M<sup>me</sup> Harvey-Aston qui venait après la comtesse dans les multiples amours du prince. Il se faisait, entre lui et ces deux femmes, un échange de signes lascifs qui révoltait tout ce qui n'était pas à la hauteur des corruptions royales.

La princesse Caroline voyait ces signes d'intelligence entre l'homme qui, dans cinq minutes, devait être son mari et les femmes qui étaient déjà ses rivales, et quoique un instant le sang rougît le front de la pauvre victime et que son cœur se serrât à lui gêner la respiration, presque aussitôt elle reprit, à l'aide de son heureux caractère, son empire sur elle-même, et se résigna aux malheurs qui s'amassaient sur elle.

Mais au fur et à mesure que la messe s'avavançait, ses pensées devenaient sans doute plus tristes, et la pieuse résignation de la princesse se changea en un abattement qu'elle ne put surmonter et qui irrita l'héritier du trône. Tout à coup, il vit une larme tomber des cils de Caroline sur le bord du coussin violet où elle était agenouillée ; et, au lieu d'être touché par cette douleur, le prince en devint furieux et la regarda comme une insulte à lui-même. Il se dit que Caroline devait être assez heureuse, assez fière et assez reconnaissante de devenir sa femme pour ne pas répandre une larme et ne pas regretter les parents qu'elle quittait pour toujours, c'est vrai, mais près desquels la renommée disait qu'elle n'avait pas toujours été parfaitement heureuse.

En voyant cette larme, le prince agenouillé se leva. L'archevêque s'arrêta court, et tous les yeux se portèrent sur l'héritier de la couronne. La princesse sentit plutôt qu'elle ne vit ce mouvement s'opérer autour d'elle ; un voile tomba sur ses yeux, et elle crut qu'elle allait s'évanouir. Un trouble se répandit parmi les assistants les plus proches ; mais, en même temps, une joie infernale entra dans le cœur de lady Jersey et de M<sup>me</sup> Harvey-Aston. Quant à sir Harris, il s'était élancé avec effroi vers le prince, et toutes ces notions relatives à l'étiquette étaient jetées dans la plus lamentable confusion.

Mais cette scène ne dura qu'un instant. Sur quelques mots que sir Harris lui dit à l'oreille et où les plus rapprochés crurent entendre les mots d'*ivrogne* et de *fou*, le prince de Galles murmura quelques mots d'excuse à l'archevêque, dit qu'il s'était trompé sur le moment de se lever et s'agenouilla de nouveau.

L'office se termina sans autre incident : les *oui* solennels furent prononcés de part et d'autre ; le sacrifice était consommé, et Caroline de Brunswick était princesse de Galles.

### Chapitre XIII

La cour avait quitté la chapelle et était rentrée dans les salons de Saint-James, où la princesse de Brunswick était l'objet de l'attention générale.

La pauvre femme avait senti jusqu'au fond du cœur l'inconvenance du prince lorsqu'il s'était levé, et pas plus que les autres elle n'avait cru à l'excuse qu'il avait donnée. Mais ce qu'elle croyait, ce dont même elle était sûre, c'est que toute cette cour servile suivrait l'exemple de son époux, et que, antipathique au prince, pas une femme ne daignerait être son amie, pas un homme n'oserait se déclarer son défenseur.

Et, en effet, sans entendre un mot de ce qui se disait dans les groupes, elle pouvait facilement le deviner. D'ailleurs, l'œil de sa rivale, lady Jersey, n'étincelait-il pas d'insolence et de bonheur ?

Car elle, que sa grandeur n'attachait point au rivage, elle pouvait entendre ces conversations diverses qui n'étaient pour Caroline qu'un murmure confus.

On entendait la comtesse de Montgomery dire à sa voisine :

— Chère lady Brunel, que pensez-vous de la princesse ?

— Et vous, que croyez-vous que le prince en pense ? répondait lady Brunel.

— Oh ! ce n'est pas difficile à supposer. Est-ce que vous ne voyez pas son ennui, malgré tous les efforts qu'il fait pour le cacher ?

— Vous avez raison, et croyez que la chose ne m'avait point échappé. D'ailleurs, quand il n'y aurait que...

— Quoi ?

— Regardez donc Son Altesse Royale, ma chère.

— Je ne vois rien d'extraordinaire dans le prince, si ce n'est qu'il est plus rouge encore que d'habitude.

— Quelle honte, il est ivre !

— Que voulez-vous ? il faut plaindre les malheureux.

— Ah ! vous avouez que vous trouvez le prince malheureux d'avoir une telle femme ?

— C'est-à-dire que c'est la plus commune et la plus vulgaire des princesses que l'Allemagne nous ait encore envoyées pour attrister le monde de la fashion.

Lady Jersey avait écouté, et elle avait entendu. Les choses allaient bien de ce côté, elle se glissa d'un autre.

À quelque distance des deux nobles dames se tenaient un comte et un marquis appartenant à la plus haute noblesse d'Angleterre, qui s'approchèrent l'un de l'autre avec un tel mystère que leurs deux torsos se croisèrent comme les deux lames d'une paire de ciseaux.

— Eh bien ! marquis, que pense Votre Seigneurie de la nouvelle mariée ? demanda le comte.

— Dites-moi d'abord ce que vous en pensez, mon cher comte ? demanda le prudent marquis. Vous êtes un homme d'expérience et avez dix ans de cour de plus que moi.

— Que croyez-vous que le prince en pense ?

— Est-ce que Votre Seigneurie ne remarque pas qu'en ce moment Son Altesse Royale parle à lady Jersey et tourne le dos à la princesse Caroline ?

— Ah ! pardieu, c'est en effet, comme le dit Votre Seigneurie, incroyable, sur mon honneur.

— Eh bien ! maintenant, que pensez-vous de la fiancée ?

— Que c'est une femme impossible, et qu'il faut traiter froidement. Quant à nos femmes et à nos filles, du moment où elle ne peut pas les protéger, il est inutile qu'elles se compromettent pour elle.

— À la bonne heure, voilà qui est parlé, s'écria le marquis. C'est entendu.

Et les deux seigneurs se saluèrent et allèrent colporter dans une autre partie du salon chacun l'opinion qu'ils venaient d'arrêter entre eux.

Quiconque a fréquenté et par conséquent connu l'aristocratie anglaise sait que c'est la plus froide, la plus cruelle, la plus égoïste de toutes les aristocraties.

Les deux dialogues que nous venons de rapporter sont un spécimen de la conversation générale le soir du mariage.

Le prince était le lion de la mode, ses manières étaient servilement suivies par tout le monde de la fashion auquel il avait imposé jusqu'à son vice de l'ivrognerie. Sa conduite envers sa femme fut donc regardée comme un exemple à imiter, et toute cette phalange de lords et de ladys, que les journaux anglais appelaient l'élite de la société, s'empressa d'exprimer son dédain pour celle que l'héritier de la couronne dédaignait.

Ainsi, dès le premier jour, la pauvre princesse fut mise au ban de l'élégance, et il fut convenu qu'on ne devait pas avoir pour elle plus d'égards et de respect que ne lui en témoignait le prince.

Mais dans cette occasion comme dans toutes, ce fut la classe moyenne qui prit la cause du faible contre le fort, de l'opprimée contre l'opresseur, du juste contre l'injuste, du droit contre la tyrannie.

La princesse, du jour où le bruit de la réception qui lui avait été faite par le prince de Galles se répandit dans le public, devint aussi populaire que le prince l'était peu.

Il est vrai que ce ne fut que plus tard que cette dissidence éclata.

Le souper était fini, les salons devenaient déserts, les tables de jeu étaient abandonnées, la dernière voiture quittait le palais de Saint-James, le roi et la reine s'étaient retirés au palais de Buckingham, une heure sonnait aux horloges de Londres.

Le prince monta en voiture le dernier avec sa jeune femme, et partit pour Carlton-House, suivi d'une seconde voiture dans laquelle se trouvaient lady Jersey et M<sup>me</sup> Harcourt.

Derrière ces deux dames, les laquais éteignirent les bougies, et le palais de Saint-James rentra dans la plus profonde obscurité.

## Chapitre XIV

Arrivés à Carlton-House, le prince royal donna la main à sa femme pour descendre de voiture et la conduisit, au milieu de deux haies de domestiques, au salon principal.

Lady Jersey et M<sup>me</sup> Harcourt y entrèrent derrière elle et, au bout de quelques instants, conduisirent Son Altesse Royale à la chambre nuptiale.

Dès que le prince fut seul, il se précipita vers une table couverte de rafraîchissements, remplit un gobelet de vin de Porto, le vida d'un seul trait ; puis, se couchant sur un canapé, il se mit à réfléchir.

Les réflexions du prince n'étaient pas gaies.

D'abord, quoique le premier ministre eût consenti à demander au Parlement une somme suffisante à payer les dettes du prince, il avait insisté pour avoir une liste de ces dettes, mais non pas une simple liste de créanciers et de comptes à payer, mais une feuille détaillée indiquant l'emploi de l'argent emprunté, à quel taux d'intérêt les prêts avaient été faits au prince ; et comme le prince ne trouvait pas toujours de l'argent sur sa signature, et alors empruntait sur gages, quels étaient les gages donnés.

Puis il y avait des dettes d'une nature plus délicate encore, dettes accompagnées de telles circonstances qu'il était impossible de les noter sur la liste demandée.

Nous trouvons la liste de ces dettes dans l'ouvrage que nous consultons, mais, en vérité, quelques-unes de ces dettes se rapprochent tellement de ce qu'en France nous appellerions de l'escroquerie que nous ne voulons pas même en parler.

À toutes ces tracasseries venaient s'ajouter son mariage avec une personne qu'il détestait et le pressentiment que cette union mal assortie serait la source de très grands malheurs.

Aussi, pendant cette demi-heure qu'il passa seul, fit-il de fréquentes visites à la table de rafraîchissements, où il venait de se

verser un verre de vin de Porto. Au cinquième ou sixième verre, sa figure se couperosa, ses yeux devinrent flamboyants, et ses pas de moins en moins assurés chaque fois qu'il retournait à la table. Enfin la porte s'ouvrit, et lady Jersey parut.

Il lui suffit d'un regard pour apprécier l'état du prince, et un sourire de triomphe passa sur ses lèvres. Mais aussitôt ses beaux yeux noirs prirent une expression de douceur et d'amour en se portant sur cet ivrogne qui ne pouvait inspirer que du dégoût.

Mais sa haine et son ambition lui avaient imposé une tâche, c'était de rendre les nouveaux mariés odieux l'un à l'autre.

Le prince tourna vers elle son œil aviné.

— Le festin d'amour est préparé pour moi, je suppose ? dit Son Altesse Royale avec amertume.

— La chambre nuptiale est prête à vous recevoir, mon Georges bien-aimé, répliqua la comtesse en s'asseyant près du prince et en prenant sa main dans les siennes ; vous ne me paraissez pas heureux, et cela me fend le cœur.

— Françoise, murmura-t-il d'une lèvre épaisse, est-ce que vous m'aimez réellement ?

— Ingrat, vous le demandez ! fit lady Jersey en levant ses deux mains au ciel.

— Alors ayez pitié de moi, ma bien chère amie, s'écria l'héritier royal en devenant plus tendre au fur et à mesure qu'il devenait plus ivre.

— Oh ! certes, j'aurai pitié de vous ! murmura la comtesse en passant ses bras autour du cou et en couvrant la figure de Son Altesse Royale de baisers ; ne vous ai-je pas dit, le jour de son arrivée, que cette femme n'était pas digne de vous ?

— Ah ! oui, mais le malheur était accompli ; il était trop tard pour se rétracter. 600,000 livres sterling de dettes n'étaient point une bagatelle, elles pouvaient me faire perdre mon trône. Mais que la mort les emporte ! s'écria-t-il avec une brutalité sauvage ; remplissez-moi un gobelet de vin, Jersey, pas un verre, un grand gobelet, et que je reprenne mes esprits.

La comtesse se hâta d'obéir au prince ; elle alla à la table, revint avec le gobelet plein. Le prince la regardait avec avidité, plongeant son regard dans sa poitrine à demi découverte et caressant des yeux la main délicate qui tenait le verre et les jolis pieds qui portaient cette gracieuse créature.

Il but le vin, baisa la main qui le lui avait apporté, et, tirant à lui celle dont les charmes l'enivraient encore plus que la liqueur pourprée qu'il buvait à pleins verres :

— Vous disiez que vous m'aimiez, Françoise ? fit-il en caressant la belle tête de lady Jersey.

— Je vous l'ai dit un million de fois, mon cher seigneur.

— Alors dites-moi ce que je dois faire. Irai-je dans cette chambre maudite, ou ferai-je comprendre à la princesse qu'elle n'est ma femme que de nom ?

— Oh ! ne faites point cela, mon cher prince, s'écria lady Jersey ; votre conduite envers la princesse se saurait, et votre faute serait irréparable. Venez, mon cher Georges, venez, le temps presse, il est deux heures et demie du matin ; un autre verre de vin, et je vous conduis à la chambre nuptiale.

— Qu'il en soit donc ainsi ! murmura le prince en grinçant des dents.

Puis, après avoir bu le verre de vin que lui tendait la comtesse :

— Maintenant, chère Françoise, dit-il, donnez-moi votre bras ; mes genoux tremblent et mes idées se heurtent.

Si, après le mot « mes genoux tremblent », le prince eût dit « mes idées se brouillent », il eût été dans le vrai, car le prince était ivre.

La comtesse de Jersey soutint le prince de son mieux, mais elle fut plus d'une fois obligée de le tirer à elle, comme il trébuchait le long du corridor. Heureusement pour l'honneur de Son Altesse, personne ne passa dans ce moment.

Enfin, ils atteignirent cette chambre qui, avec un autre que le prince de Galles, eût été un sanctuaire d'amour, et qu'un libertin



ivre allait souiller.

La conviction qu'il n'était pas dans un état convenable lui vint à l'esprit ; il se frappa le front et pendant un moment s'appuya à la fois contre le mur et sur lady Jersey.

— Eh bien ! murmura la comtesse, qu'y a-t-il ?

— Il y a, ma chère Françoise, dit le prince avec un regard hébété, qu'il me semble que je ne suis pas tel que je devrais être.

— Qu'avez-vous, mon cher Georges ?

— J'ai que je ferais mieux d'aller dans votre chambre ou dans la mienne que de me hasarder à entrer dans celle de la princesse.

— Dieu sait le bonheur que j'aurais à vous y recevoir, dans ma chambre, mais c'est impossible.

— Vrai, impossible ? murmura le prince. Je ne sais, mais il se passe en moi quelque chose d'étrange.

— C'est la surexcitation, prince ; vous avez été très agité tous ces jours-ci.

— Ne pensez-vous pas, Françoise ? Je veux dire... que peut-être j'ai réellement... pris un verre... de vin... de trop ; mais je n'en ai bu que deux ou trois cependant. Eh bien ! je ne peux ni me tenir debout ni parler.

— Allons donc, Georges, dit la comtesse d'un ton de douce remontrance, vous êtes un peu excité, c'est vrai, mais pas trop, je vous le jure. En vérité, c'est à peine si on voit que vous avez bu.

— Vous êtes sûre, Françoise, vous êtes sûre que j'ai bien ma tête à moi, n'est-ce pas ?

— Eh oui, parfaitement ; d'ailleurs, vous voilà arrivé.

Lady Jersey ouvrit la porte, poussa le prince et ferma la porte derrière lui. Seulement elle tourna la clef et resta debout, l'oreille collée à la serrure.

## Chapitre XV

La princesse de Galles était au lit ; lasse des fatigues de la journée, lasse peut-être d'attendre, le sommeil s'était emparé d'elle ; mais il était si léger qu'au moindre bruit elle se serait éveillée.

La chambre était somptueuse. Tout l'ameublement était nouveau, et le goût le plus parfait régnait dans chaque meuble.

La princesse était réellement belle, couchée dans ce lit. Ses joues étaient légèrement animées, et il y avait un souffle d'innocence, un parfum de chasteté répandus autour d'elle qui eussent ravi le cœur d'un homme qui n'eût point abjuré, comme le prince de Galles, tous les instincts généreux, tous les sentiments délicats. Ses lèvres étaient entr'ouvertes, et l'on voyait ses belles dents que lady Jersey avait décriées ; blanc de cette blancheur transparente des femmes du Nord, son bras d'albâtre teinté de rose reposait sur sa couverture, et sa chemise de nuit, ouverte par devant, permettait à travers les plis d'une dentelle d'Angleterre de voir sa poitrine arrondie et belle encore de sa forme virginale. Le lustre de la chambre où brûlaient dix bougies parfumées donnait une clarté et une chaleur suffisantes à toutes les exigences de l'amour. Le feu s'éteignait, et l'atmosphère semblait réglée par le thermomètre.

Le bruit de la porte qui se fermait, et surtout celui de la clef grinçant dans la serrure, atteignit les oreilles de Caroline ; ses yeux se portèrent vers la porte, sur le seuil de laquelle elle aperçut le prince de Galles. Une vive rougeur colora ses joues, et elle s'apprêtait à se cacher derrière le rideau, lorsqu'il lui sembla qu'une autre personne se tenait derrière la porte, et elle devina que cette autre personne était la comtesse de Jersey.

Caroline, effrayée, se renversa sur son oreiller, et un tremblement prolongé parcourut tout son corps. Le prince, abandonné à lui-même, avec cette énergie suprême que les ivrognes puisent

parfois dans l'ivresse, résolut de s'avancer vers le lit.

Faisant tous ses efforts pour marcher droit et souriant doucement avec l'intention de dire quelques mots d'amour à sa femme, à laquelle il voulait à tout prix cacher son état, il essaya de franchir en ligne droite l'intervalle qui le séparait d'elle.

Par malheur, une chaise qu'il rencontra s'opposa à son passage ; il s'arrêta court ; toutes ses idées se brouillèrent.

La chaise lui parut une barrière infranchissable.

— Je veux être damné si je sais où vous êtes, ma chère princesse ! dit-il, et comment vous vous y êtes prise pour arriver jusqu'à votre lit.

Ces mots, dont le son bien plus que le sens avait atteint les oreilles de Caroline, la tirèrent de son abattement, et soudain elle se rappela que c'était son mari qui était dans la chambre, et qu'il y avait été conduit par lady Jersey, qui, probablement, écoutait à la porte.

Son cœur battit d'émotion composée de douleur, d'effroi et d'anxiété.

— Oh ! murmura-t-elle, quel malheur s'il m'aimait ! Je sens qu'il me serait impossible de lui rendre son amour.

Et l'image du jeune et bel Irlandais, de cet Algernon si brave, si élégant, s'imprima si violemment dans son esprit qu'en fermant les yeux elle se figura qu'il était là, et qu'elle le revoyait. Mais en entendant le prince blasphémer contre sa chaise, elle se rappela quel était véritablement celui à qui elle appartenait et qui avait tous droits sur elle.

Elle soupira, fit un effort et murmura :

— Venez, mon prince, votre servante vous attend.

Le prince répondit :

— Me voilà, madame.

Puis tout à coup, avec un bruit de meuble qui tombe et d'ivrogne qui jure, il roula sur le tapis, entraînant la chaise dans sa chute. La princesse tressaillit, se laissa glisser au bord du lit, ignorant la cause de cette chute et ne pouvant croire à la réalité ;

voyant alors qu'il faisait d'inutiles efforts pour se relever, elle crut qu'il était tombé par accident et qu'une blessure l'empêchait de se remettre sur ses pieds.

Elle était trop modeste pour sortir de son lit et aller jusqu'au milieu de la chambre l'aider à se relever ; mais, lui tendant la main :

— Oh ! mon Dieu ! mon prince ! qu'avez-vous ? Dois-je sonner ?

Et, en effet, elle saisit le cordon de la sonnette.

— Non, non, ce n'est rien, dit le prince ; c'est cette maudite chaise.

— Vous êtes-vous fait mal ? demanda Caroline.

Le prince balbutia quelques paroles sans suite, s'enivrant de plus en plus des efforts qu'il faisait ; il se releva avec peine sur un genou, mais il ne put, même dans cette position, conserver son équilibre, et, retombant, il alla heurter de la tête le lit de la princesse.

Caroline n'avait jamais eu si peur ; il lui semblait si impossible qu'un gentilhomme, qu'un prince, qu'un héritier de la couronne se mît dans un pareil état qu'il lui fallut les dernières preuves de l'ivresse pour qu'elle en arrivât à croire que c'était elle qui avait causé la double chute du prince.

Un profond sentiment de dégoût saisit la malheureuse femme, son cœur se souleva à l'idée de supporter les caresses de cette bouche avinée et pantelante, son âme se révolta en pensant au contact plus intime auquel elle eût été exposée si l'ivresse n'avait pas été plus puissante que sa raison ; et comme il essayait de se soulever en s'accrochant aux rideaux et au bois du lit avec ce rire vague et stupide des hommes ivres, elle le repoussa avec plus de mépris encore que de dégoût ; et tandis qu'en mâchant un dernier *goddem* ! il allait rouler pour la troisième fois sur le tapis, elle cacha dans son oreiller son front couvert de sueur et ses yeux pleins de larmes.

. . . . .

Des heures s'étaient écoulées, les bougies s'étaient éteintes ; le matin, comme dit Shakespeare, « posait son pied joyeux au sommet des montagnes », les rideaux épais des croisées empêchaient seuls de pénétrer dans la chambre le jour qui éclairait le palais de ses teintes rosées. Huit heures sonnèrent à la pendule, et le timbre retentissant réveilla Georges.

Il avait froid. Il étendit ses deux bras comme fait un homme qui s'éveille. D'un côté, il rencontra la chaise renversée, de l'autre, le lit. Des souvenirs vagues d'abord, et presque insaisissables à la mémoire, lui revinrent à l'esprit, et peu à peu sa tête, en se reposant, lui rappela toute la vérité, et son ivresse de cette nuit que sa personne royale encore couchée sur le tapis ne lui permettait pas de mettre en doute.

Détestant sa femme, détestant le monde entier, se détestant lui-même, le prince se releva sans bruit sur un genou, et, s'appuyant sur la traverse du lit, il écouta.

La respiration calme et pure qu'il entendit le rassura. La princesse dormait *là*, elle n'avait pas quitté sa chambre, ne l'avait pas abandonné dans sa haine et dans son indignation ; les aventures de sa nuit de noces ne seraient donc pas connues, et le roi ne lui reprocherait point sa conduite indigne du dernier portefaix de la Tamise.

Un peu consolé par cette réflexion, le prince se dirigea vers la croisée et tira les rideaux. Le jour envahit la chambre, et Son Altesse Royale alla se regarder dans un miroir de la table de toilette.

Ah ! comme il aurait pu se détester en ce moment où il s'aperçut que le jabot de sa chemise, son gilet blanc si artistement brodé étaient tous les deux tachés par un des plus immondes souvenirs de cette triste nuit.

Enlevant sans bruit ses vêtements et endossant une riche robe de chambre, le prince s'approcha du lit.

Caroline dormait sur son oreiller encore mouillé de larmes ; sa respiration était oppressée, la tristesse était répandue sur toute

sa figure, et il était facile de voir que ce n'étaient point des pensées riantes qui occupaient le rêve de son esprit.

Pendant que l'héritier royal la regardait en se demandant quel serait le résultat de tout ceci, la princesse de Galles se réveilla et tressaillit de terreur en rencontrant le regard de son mari.

## Chapitre XVI

Le prince de Galles eût été fort étonné s'il eût su que c'était de la crainte qu'il inspirait à sa femme. Dans sa conviction à lui-même, il croyait ne pouvoir lui inspirer que du dégoût.

Il se fit immédiatement cette réflexion que, quels que fussent ses sentiments pour cette femme et sa haine pour le mariage, il n'avait pas le droit d'outrager une innocente créature soumise et douce devant lui. La honte de sa position apparut tout entière à ses yeux. Nul homme n'aime que son orgueil soit blessé, surtout devant quelqu'un qu'il déteste ou pour lequel même il n'a que de l'indifférence ; mais ce tourment arrive jusqu'à l'angoisse quand l'orgueil blessé monte jusqu'à l'humiliation. Le prince avait montré à Caroline son caractère du côté le plus ignoble ; comme prince et comme homme, il avait dépouillé toute dignité. Avoir passé sa nuit conjugale dans l'ivresse, couché à terre, ayant une chaise pour oreiller, était pour lui un des incidents les plus humiliants de sa vie.

Lorsqu'il rencontra le regard de la princesse, il ne fut donc pas moins inquiet qu'elle.

Une vive rougeur courait sur les joues de Caroline, un voile de pourpre, une espèce de flamme, passa sur son cou et sur sa poitrine ; c'était à la fois de la modestie et de l'indignation.

La présence de son mari lui rappelait, en effet, les scènes de la nuit ; mais la bonté de son caractère l'emporta bientôt sur son indignation et lui suggéra cette fausse idée que son mari était resté dans sa chambre pour lui présenter ses excuses.

Ce sentiment de sa part, malgré tout ce qui s'était passé, était bien naturel ; c'était un hommage rendu à la politesse du prince qu'elle jugeait au point de vue de sa réputation de gentilhomme. Telle était la bonté de Caroline et la générosité de son caractère que, n'aimant pas son époux, ayant même plutôt de la répulsion que de la sympathie pour lui, elle souffrait de le voir honteux et

embarrassé en sa présence. Elle avait tous les motifs du monde pour le détester, mais un des malheurs de Caroline fut peut-être de ne pas savoir haïr.

Sa figure était empreinte du plus doux sourire lorsque, se levant à moitié sur son lit, elle tendit la main au prince Georges, en lui disant :

— Mon lord, mon mari, mon prince, vous venez pour me faire des excuses, n'est-ce pas ? Je n'en entendrai point, je n'en veux point entendre.

Le prince royal prit froidement la main de sa femme, la pressa à peine, et, d'un air sévère :

— Je remercie Votre Altesse Royale, dit-il, ayant compris l'énormité de ma faute, d'être assez généreuse pour me la pardonner.

— Mon Dieu ! ai-je eu tort ? s'écria la princesse, effrayée par les paroles et l'attitude de son mari. Ai-je dit quelque chose qui ait pu vous blesser ?

— Madame, dit-il, il est bon que nous nous entendions sur certains points, et je réclame l'attention de Votre Altesse Royale pendant quelques minutes.

Et, tirant le rideau du lit de sa femme, il s'assit sur le pied de ce lit, pendant que la princesse le regardait avec étonnement, presque avec effroi.

— Vous n'ignorez point, madame, lui dit-il, que notre union est union de convenances et non d'amour, de politique et non d'affection ; je ne prétends pas à la moindre sympathie de votre part, malgré l'exagération où mes flatteurs ont dû élever vis-à-vis de vous mes manières, mon esprit et ma conduite. En définitive, après les événements de cette nuit, je ne suis pas assez fou pour croire que vous avez conservé pour moi quelques bons sentiments ; d'un autre côté, je vous avoue franchement que je ne ressens aucun entraînement pour votre personne. Vous pouvez être digne de la plus haute estime et du plus tendre amour, je n'en doute pas ; mais, croyez-moi, il est mauvais de forcer ses incli-



nations ; il n'y aura jamais de rapprochement entre nous, il est donc important qu'un bon *entendement mutuel* établisse notre situation respective.

— Et quel entendement ? demanda la princesse, qui regardait le calme et qui écoutait le ton sentencieux de son mari avec une crainte croissante, et quel entendement voulez-vous établir entre nous ?

— Je vais être aussi bref et aussi franc que les circonstances l'exigent, reprit le prince. — Regardez-vous, madame, comparez ce que vous êtes aujourd'hui avec ce que vous étiez hier. Votre position n'est-elle pas changée du tout au tout par votre élévation au rang de princesse britannique, et la reconnaissance, à défaut d'un autre sentiment, ne doit-elle pas en être le retour ?

— Êtes-vous sérieux, monsieur, ou est-ce une pure moquerie ? demanda Caroline, chez laquelle la crainte commençait à faire place à l'indignation.

Le prince s'inclina.

— De ma vie je n'ai été plus sérieux, répondit-il, et sur mon âme je désire ne rien dire qui puisse blesser vos sentiments. Je déplore même la nécessité qui m'oblige à vous parler ainsi, mais vous m'y forcez en ne vous rendant point justice et en ne prenant point la place qui vous convient ; mais voici le fait : Hier, vous n'étiez qu'une princesse obscure d'une petite cour allemande dont le nom était à peine connu des personnes tant soit peu versées dans les connaissances géographiques et dans la science des blasons royaux ; aujourd'hui, vous êtes princesse de Galles, et, quoique ma femme depuis hier seulement, votre nom est déjà inscrit dans l'histoire d'Angleterre. Depuis hier, vous êtes devenue l'envie des dames de haute naissance et l'étoile centrale de la galerie aristocratique la plus splendide de la terre pour la richesse, le rang et la mode ; vous ne sauriez être assez reconnaissante de cette position, la plus haute à laquelle l'ambition humaine puisse aspirer et qui doit grandir encore, car vous êtes aujourd'hui madame la princesse de Galles, mais dans peu vous

serez Caroline, reine d'Angleterre. Que tout ceci vous suffise, madame, contentez-vous de votre rang élevé, jouissez-en comme vous l'entendrez, vous êtes entièrement votre maîtresse ; mais, en échange, laissez-moi être entièrement mon maître.

La princesse Caroline se renversa sur son oreiller en se couvrant la figure de ses deux mains pour chercher à cacher sa honte et à rassembler ses idées. Il lui semblait rêver et ne voir les objets qu'à travers un brouillard ; à travers ce nuage de confusion, elle essayait de comprendre le prince, mais elle était trop égarée pour que son esprit s'arrêtât tranquillement sur le véritable sujet de la discussion. Elle se taisait donc, ou plutôt, les sanglots l'étouffant, elle n'osait parler.

Le langage que tenait Georges à la princesse Caroline était si étrange qu'il lui semblait rêver. Les paroles arrivaient à son oreille comme un vain son, et ses yeux étaient obscurcis comme par un brouillard. À travers ce nuage de confusion, elle s'imaginait comprendre le prince, mais elle était tellement étonnée de ce qu'elle entendait que son esprit flottant ne pouvait s'arrêter sur le véritable sujet.

Il résulta de cette insistance d'un côté et de cette hésitation de l'autre un silence d'un instant.

— Si vous me comprenez, dit le prince, veuillez me répondre ; si vous ne me comprenez pas, veuillez me le dire.

— Je vous comprends mal, à ce que je vois ; soyez donc assez bon pour vous expliquer plus clairement.

— Puisque l'on m'a marié comme prince royal, et que, comme prince royal, je dois donner un héritier à la couronne, je vous demande, madame, que, cet héritier ou cette héritière donné, vous consentiez à n'être ma femme que de nom, comme je ne serai votre mari que de forme, et que, par conséquent, vous ne vous opposiez à aucune de mes actions.

La princesse respira.

— Je puis consentir à cela, monsieur, dit-elle, pourvu que la réputation ne soit pas publique. Je pensais d'abord que vous me

proposiez une séparation immédiate, et, dans ce cas, je vous avoue, monsieur, que je n'aurais vu un refuge à un pareil déshonneur que dans la solitude la plus profonde, même dans la mort. Un divorce, le lendemain de mon mariage ! qu'aurait pensé le monde d'un pareil événement ?

— Ne discutons pas sur ce point, madame, puisque je vous assure qu'il n'en sera pas ainsi. Non, mon désir, ainsi que le vôtre, est que nous gardions l'apparence de gens mariés. En public, j'aurai pour vous l'attention et le respect qu'on doit avoir pour une princesse royale. Nous devons éviter de paraître fâchés, nous devons même être unis ; mais, dans l'intimité, vous serez parfaitement libre.

— C'est à vous de dicter, monsieur, et à moi d'obéir.

— Je vous prie aussi de garder vos pensées pour vous seule et de ne les confier à personne. Ne dites de mal de moi ni quand vous écrirez en Allemagne, ni au roi quand il vous demandera si je vous rends heureuse, ni aux dames qui vont devenir vos amies.

— Oh ! soyez tranquille, s'écria Caroline, je renfermerai tout dans mon cœur. N'avez-vous plus rien à m'ordonner, mon prince ?

— Est-ce par raillerie que vous me faites cette question ? demanda le prince en essayant de lui regarder jusque dans le cœur.

— Je ne sais pourquoi Votre Altesse Royale me soupçonne de duplicité ; je n'espère pas gagner votre amour, mais je ne désespère pas de gagner votre confiance. À tout ce que vous m'avez proposé j'ai consenti ; à tout ce que vous me proposerez je consentirai encore. Je suis venue en Angleterre avec de bonnes intentions, et ma conduite irréprochable m'assurera le bon accueil du peuple anglais.

— Le bon accueil du peuple anglais ! s'écria le prince en faisant claquer ses doigts, je m'en moque comme de cela. Le peuple anglais est l'esclave de son souverain, le serf de son maître. — Les Anglais ! continua-t-il avec un rire méprisant, qu'est-ce que sont

donc les Anglais ? Des fendeurs de bois et les tireurs d'eau des grands ! Tant que cette réunion de drôles que vous voulez bien appeler *le peuple* restera tranquille, nous n'appesantirons pas notre main sur elle, mais quand elle montrera quelque mécontentement, nous lui enverrons notre procureur général, qui saura bien envoyer au gibet les récalcitrants. Nous ne sommes pas ici en France, madame, et s'il y avait une Bastille, que le peuple anglais essayât de la prendre, nous saurions bien nous y opposer. Qu'ils y viennent ! et nous les recevrons à la pointe du sabre de nos gardes à cheval et à la bouche de nos canons. — Mais revenons à notre sujet ; m'avez-vous parfaitement compris, madame ?

— Oui, répondit Caroline, et vous avez reçu, monsieur, l'assurance de ma soumission.

— Vous engagez-vous à garder le secret sur cette convention, madame ?

— C'est-à-dire, reprit la princesse, que je ne puis descendre jusqu'à vous donner un gage si vous ne m'en donnez pas un.

— Et quel gage exigez-vous ? demanda le prince, étonné de la fermeté d'une personne dans laquelle il n'avait vu qu'une sotte, et qu'il avait crue un simple instrument de sa volonté.

— Je vous demande, en échange du secret que je vous garderai, la promesse sacrée de me préserver des humiliations devant le monde.

— Je vous la donne, dit l'héritier royal ; maintenant, énonçons, posons solennellement nos conditions.

— Soit ! répliqua la princesse. Ainsi je consens à renfermer mes sentiments en moi-même et à ne laisser transpirer ma tristesse et ma douleur ni en écrivant, ni en parlant. Je m'engage en outre à n'exercer aucune autorité sur Votre Altesse Royale ; cela suffit-il ?

— Vous m'avez parfaitement compris, madame. Pendant cette période ordinaire qu'on appelle vulgairement la lune de miel, nous n'aurons qu'une chambre et qu'un lit ; cette période passée, je reprendrai ma liberté.

La princesse salua de la tête en signe d'assentiment.

— Et maintenant, continua le prince, permettez-moi de vous remercier pour la docilité que vous avez montrée à mes désirs et de m'excuser de ma conduite de cette nuit, qui devait être aussi hideuse pour vous qu'elle était humiliante pour moi.

Et, en disant ces mots, le prince de Galles se leva, fit un gracieux salut et se retira dans son cabinet de toilette.

La princesse demeura seule et consternée.

— Est-ce pour cela, murmura-t-elle, que je suis devenue princesse de Galles ! Plût à Dieu que je n'eusse jamais quitté ma terre natale ! plût à Dieu que je fusse parvenue à faire comprendre à mes parents de ne pas accepter l'alliance d'un prince étranger. Mais il ne faut pas murmurer ; la résignation est la vertu des femmes, et surtout des princesses. Il n'y a pas un jour que nous sommes mariés, il veut déjà s'éloigner de moi ; quelle est l'amie qui me conseillera, quel mentor désintéressé me guidera dans cette route où je suis perdue ?

Et la pauvre princesse couvrit sa figure de ses mains, et les larmes coulaient abondamment à travers ses doigts, lorsqu'elle entendit une clef tourner dans la serrure.

## Chapitre XVII

C'était lady Jersey.

Elle entra dans la chambre et, avec un profond respect, s'approcha du lit et salua la princesse.

Un coup d'œil suffit à la convaincre qu'une seule personne y avait couché, et un sourire de triomphe passa sur ses lèvres, mais si rapide que Caroline ne le remarqua même pas.

— Bonjour, chère lady Jersey, dit la princesse, répondant franchement au salut cérémonieux de sa dame d'honneur. Est-ce que vous n'êtes pas entrée cette nuit dans ma chambre ? Il me semble, comme à travers un songe, avoir entrevu votre charmante figure.

— Selon l'usage, madame, répondit lady Jersey, j'ai accompagné l'illustre époux jusqu'au seuil de la porte.

— Alors c'était un rêve, dit la princesse en souriant.

Et sans que l'on pût s'apercevoir si elle disait vrai ou si elle jouait le rôle d'une femme blessée :

— C'était un rêve, certainement, et, dans ce rêve, je ne sais quelle expression de colère et de haine était répandue sur votre gracieux visage, qui n'en était, je dois le dire, que plus merveilleusement beau.

— Ah ! que Votre Altesse ne croie pas un seul instant à la réalité de cette vision, s'écria lady Jersey, rougissant ; je serais insensée si j'osais donner devant elle à ma physionomie une autre expression que celle du plus profond respect. Par la porte entr'ouverte pour laisser passer le prince, j'ai salué avec une inclination de tête accompagnée d'un sourire du plus entier dévouement.

— Alors, dit Caroline, c'est un jeu de la lumière qui m'aura trompée.

— Assurément, madame, et j'espère que, quand vous me connaîtrez mieux, vous me compterez parmi vos amies les plus

dévouées.

— Est-il possible que vous deveniez mon amie, Jersey ? Je croyais qu'il y avait des antécédents qui ne devaient pas permettre à cette amitié de naître.

— Devenir votre amie, madame, c'eût été toute mon ambition ; mais d'indignes calomnies, je le vois, ont atteint les oreilles de Votre Altesse Royale.

— Des calomnies ! s'écria la princesse, je n'ai jamais entendu aucune calomnie contre vous.

— Mais relativement à l'amitié du prince pour moi ?

— Appelez-vous cela des calomnies, chère lady ? Je pensais que les dames anglaises avaient trop de dévouement à la famille royale pour considérer comme des calomnies le bruit de leurs relations avec le prince royal.

Un nuage de flamme passa sur le visage de lady Jersey.

Lorsque lady Jersey revint de son embarras, elle jeta sur Caroline un regard profond pour tâcher d'y saisir l'intention réelle qu'elle avait mise dans ces paroles.

Convaincue au bout d'une seconde que la princesse avait parlé sérieusement, lady Jersey répondit :

— Votre Altesse Royale a été induite en erreur par ces calomnies.

— Dois-je donc croire, madame, riposta Caroline, que vous n'êtes pas la maîtresse du prince ?

— J'oserais offrir à Votre Altesse Royale l'assurance de mon respectueux dévouement si je n'étais arrêtée par ce doute sur ma conduite. Non, j'ai été calomniée, je prie Votre Altesse Royale de le croire.

— Et sur votre affirmation, je n'en doute pas, chère lady Jersey, répondit Caroline, vous n'avez aucun intérêt à me tromper ; je vous eusse aimée, même étant la maîtresse du prince, à plus forte raison ne l'étant pas. Donnez-moi votre main, et, à partir d'aujourd'hui, sur la parole d'honneur que vous me donnez, soyons amies.

Lady Jersey porta à ses lèvres la main que lui avait tendue Caroline.

— Chère princesse ! s'écria-t-elle avec un enthousiasme parfaitement joué, daignez me croire lorsque j'affirme à Votre Altesse qu'elle n'aura pas de servante plus dévouée, plus sincère, plus aimante que moi ; ma seule ambition est de vous inspirer assez de confiance pour devenir votre confidente. Plus une princesse est grande, plus elle a besoin d'un cœur ami pour y épancher ses secrets.

— Mais, chère lady, répliqua Caroline, il y a cependant, entre mari et femme, des secrets si intimes qu'ils ne peuvent être révélés à une tierce personne.

— On ne demande le secret que pour les choses honteuses et qui doivent être cachées, dit lady Jersey, et ces choses honteuses, je les sais aussi bien que Votre Altesse.

— Et que savez-vous ? demanda Caroline.

— Puisque c'est moi qui ai conduit le prince à la porte de Votre Altesse Royale, je sais déjà qu'il était ivre ; inquiète pour vous de ce qui allait se passer, je dois l'avouer, je suis restée à la porte, et j'ai écouté. Eh bien, il m'a semblé, au bruit que j'ai entendu et que je me suis expliqué, que le prince n'avait point été jusqu'à votre lit, qu'il avait rencontré quelque obstacle, qu'il avait roulé sur le parquet avec lui. Au reste, le tapis, sous ce rapport, m'en dira plus que Votre Altesse. Sans être aussi liée avec le prince que l'on vous a dit que je l'étais, je le connais depuis assez longtemps pour savoir qu'après un pareil accident, il aura une grande répugnance à paraître devant vous, et que la raison d'État seule le forcera d'être votre mari. Votre Altesse voit que si je demandais à être sa confidente, ce n'est point par l'ignorance de ses secrets, mais pour la gloire et l'honneur de les recevoir de sa propre bouche.

Ces paroles furent dites avec un tel respect, en même temps qu'avec un entraînement si bien joué, que Caroline fut sa dupe, et que lui saisissant les deux mains :



— Oh ! j'ai bien besoin, en effet, d'une amie, dit-elle ; et si vous pouviez être cette amie...

— Je ne vois que la distance qui me sépare de Votre Altesse Royale qui puisse s'opposer à une amitié qui, de ma part, est aussi respectueuse que dévouée.

— Mais, maintenant, dit Caroline, je n'ai vraiment plus d'autre secret à vous révéler que ceux que vous avez devinés.

— Quoi ! le prince ne vous a rien dit en vous quittant ?

— Rien, sinon ce que vous m'avez répété à propos de la raison d'État.

— Eh bien, je suppose que ce que j'ai deviné, je le tiens de la bouche de Votre Altesse, dit lady Jersey, cela amènerait de ma part, en échange, un excellent avis qu'il serait de mon devoir de vous donner.

— Oh ! donnez, chère lady, instruisez-moi.

— Votre Altesse royale doit savoir qu'à la cour d'Angleterre il y a deux partis : le parti du roi et le parti du prince, le parti de la reine et celui de la princesse. De même, il y aura probablement deux partis à Carlton-House, et je suis heureuse que l'amitié de Votre Altesse Royale m'ait fixé d'avance la place que je dois occuper dans ces deux partis.

— Comment ! chère lady, vous vous déclareriez contre le prince ?

— Pas tout à fait, parce que ces partis ne sont pas positivement hostiles l'un à l'autre ; mais je vous déclare ici que, si pour l'intérêt de Votre Altesse Royale j'étais obligée de me tourner contre le prince, je le ferais.

— Ainsi vous n'êtes point favorable au prince ? s'écria Caroline.

— Je dois dire qu'il s'est opéré en moi, sur ce point, de grands changements depuis quelque temps.

— Mais que dois-je croire ? s'écria la princesse, de ce que vous me dites, ou de ce qu'on m'a dit de vous ?

— Est-il possible que vous ayez été élevée à la cour, prin-

cesse, que vous y ayez vécu vingt ans, et que vous ne sachiez pas la nécessité où l'on est parfois de porter un masque ! Eh bien ! mon masque, à moi, c'est cette amitié feinte dont la calomnie a fait un amour adultère. Mon visage, mon vrai visage, c'est mon dévouement pour vous. Séduite par les brillantes qualités du prince, je me suis d'abord surprise à l'aimer ; mais quand je l'ai vu de près, faisant des dettes sans scrupule, promenant son cœur depuis les marchandes de modes jusqu'aux plus grandes dames de la cour ; quand je l'ai vu oublier sa dignité d'homme et son rang de prince en s'enivrant comme un laquais ou comme un colporteur, je l'ai méprisé ; et depuis que je vois qu'on me le donne pour amant, quoique j'aie prouvé bien certainement le contraire, et que lui, au lieu de me rendre justice, de m'innocenter par ses paroles, fait tout ce qu'il peut pour me compromettre par ses calomnies, eh bien ! depuis ce temps, je le déteste !

— Vous le détestez ? demanda avec étonnement la princesse.

— Comme on déteste à la cour d'Angleterre, comme Votre Altesse s'habitue à détester elle-même. Comment voulez-vous qu'une pauvre femme paraisse détester ouvertement un prince aussi puissant que le prince de Galles, qui d'un souffle peut la briser, d'un mot lui enlever l'honneur ?

— Hélas ! tout cela est bien triste, dit Caroline dont les larmes coulaient abondamment ; triste surtout parce que l'on ne sait pas si on peut compter sur l'amitié qu'on vous offre, et si, au fond de cette amitié, quelque haine de serpent ne se tient pas cachée.

— Oh certes ! s'écria lady Jersey, ce n'est point pour moi que vous dites cela. Quelle preuve puis-je vous donner ? Voulez-vous que je rompe ouvertement avec le prince ? je romprai ; mais alors, pauvre chère princesse ! je ne pourrai plus vous être utile.

— Non, milady, suivez la route que la connaissance des cours et votre prudence vous tracent ; je suis aussi ignorante qu'un enfant des coutumes de votre Angleterre ; guidez-moi, je suivrai aveuglément vos conseils.

À ce moment, la porte s'ouvrit, et madame Harcourt et Harvey-Aston entrèrent.

— Plus un mot sur ce sujet, souffla lady Jersey à l'oreille de Caroline, bientôt nous aurons occasion d'en reparler.

— Qu'il en soit ainsi, répondit la bonne princesse qui s'abandonnait aveuglément, selon sa trop grande confiance, à une femme qu'elle jugeait le cœur le plus généreux et la personne la plus calomniée de son sexe.

Son Altesse Royale se leva pour satisfaire aux usages que nécessite la toilette d'une princesse de Galles.

## Chapitre XVIII

La lune de miel passée, Caroline se trouva enceinte ; seulement, pour les augustes époux, elle n'avait duré que dix-sept jours.

Le 7 janvier 1796, c'est-à-dire neuf mois juste après la consommation du mariage, naquit la princesse Caroline-Charlotte-Auguste de Galles, qui fut plus tard la femme de Léopold I<sup>er</sup> et dont la mort prématurée le priva, comme prince-époux, de la couronne d'Angleterre.

Cette naissance ne put resserrer l'union des augustes époux, elle ne fit même que hâter une séparation définitive et absolue.

Le premier prétexte choisi par le prince de Galles fut une promenade sur les bords de la mer pendant laquelle le capitaine Pole, celui-là même qui commandait le yacht royal sur lequel la princesse avait fait le voyage d'Angleterre, fut l'objet de quelques prévenances de la part de Caroline.

Lady Jersey, *son amie*, fit remarquer ces prévenances au prince, qui, sans être jaloux, se hâta de saisir cette occasion de rupture.

Au reste, dans cette séparation de corps, la princesse de Galles eut le rôle intéressant. Sa répudiation était un outrage qu'elle s'empressa de rejeter sur le prince Georges, lequel, pour se débarrasser d'elle, assumait tout ce qu'elle voulut.

La séparation eut lieu d'un commun accord, ainsi que le prouvent cette lettre du prince royal et la réponse de sa femme citée à la suite :

Au château de Windsor, 30 mai 1796.

« Madame,

« J'apprends par lord Cholmondeley que vous désirez que j'arrête avec lui les termes dans lesquels nous devons à l'avenir vivre ensemble ; j'essaierai de m'expliquer à cet endroit avec tou-

te la clarté et toute la convenance que peut le permettre la nature du sujet. Nous ne sommes point maîtres de nos inclinations, et il serait injuste de rendre l'un de nous responsable de ce que la nature ne nous a point créés à notre convenance mutuelle. Cependant nous pouvons trouver l'un dans l'autre une société tranquille et même agréable. Bornons nos liaisons à une semblable société, et je souscrirai de grand cœur à l'engagement que vous réclamez de moi par l'intermédiaire de lady Cholmondeley : savoir que dans le cas même où il arriverait malheur à notre fille, malheur que, dans sa miséricorde, la Providence nous épargnera, je l'espère, je ne transgresserai point les termes de nos conventions arrêtées en proposant à aucune époque une liaison d'une nature plus intime.

« Je termine ici cette désobligeante correspondance, dans l'espoir qu'après une explication complète de nos sentiments respectifs, le reste de notre vie se passera dans une tranquillité sans interruption.

« Je suis, madame, en toute sincérité,

« Votre

« GEORGES P. »

À cette lettre, qu'elle reçut le 3 mai, la princesse répondit le 6 :

« Je n'ai été ni surprise ni blessée par l'aveu que vous avez fait à lord Chomondeley ; il ne fait que me confirmer ce que vous m'avez laissée craindre depuis un an. Mais après cela, il y aurait de ma part un manque de délicatesse, ou plutôt une lâcheté indigne, à me plaindre des lois que vous vous imposez à vous-même. Je n'eusse même pas répondu à votre lettre si elle n'eût point été conçue de manière à faire douter si cet arrangement venait de vous ou de moi. Or vous savez, il est juste qu'on sache que le mérite en appartient à vous seul. Puisque, comme vous me le dites, cette lettre est la dernière que je recevrai de vous, je me crois forcée de communiquer au roi, comme à mon souverain et

à mon père, votre demande et ma réponse. Vous trouverez ci-jointe une copie de ma lettre à Sa Majesté ; je vous en instruis pour que vous ne m'accusiez pas de vouloir faire du bruit, moi qui n'ai plus désormais de protecteur que le roi, et qui ne peux en référer qu'à lui en cette occasion.

« S'il approuve ma conduite, ce me sera une consolation. Je fus toujours pleine de reconnaissance de ce que par votre grâce je me trouve, comme princesse de Galles, avoir les moyens d'exercer une vertu bien chère à mon cœur : la charité.

« Mon devoir, je le connais et je l'accomplirai, sera désormais d'offrir un modèle de patience et de résignation dans toutes les douleurs que me réserve la Providence.

« Rendez-moi la justice de croire que je ne cesserai jamais de prier pour votre bonheur, et d'être votre très dévouée,

« CAROLINE. »

La princesse de Galles se retira à Black-Heath, dans le Devonshire. Là, pendant plusieurs années, sa vie fut solitaire, sa conduite irréprochable. Le roi l'aimait beaucoup, et ses sympathies et celles de la nation l'avaient accompagnée dans sa retraite. Quant à son époux, la princesse en était arrivée non pas à le haïr, elle ne haïssait personne, mais à le mépriser profondément. Sa fille l'occupait tout entière, elle s'était vouée à son éducation ; sa seule distraction était la musique. De temps en temps elle venait à Londres faire une visite au roi Georges, mais jamais non-seulement elle n'essaya de voir le prince, mais elle ne le rencontra, même par hasard.

Cependant la calomnie commençait à s'emparer des actions de la princesse. Son mari ne pouvait lui pardonner l'obscurité dans laquelle elle vivait, il eût voulu qu'elle fit du bruit ou du scandale pour la faire chasser d'Angleterre. Mais de 1796 à 1801 la calomnie eut beau veiller, elle ne trouva pas un mot à dire sur elle.

En 1801, au mois de novembre, on apporta à Black-Heath un

jeune enfant de quelques mois à peine, nommé Billy-Williams Hostein.

La princesse avait fait de Black-Heath le centre d'une société choisie ; elle y recevait le capitaine Manby, la marquise de Tornshend et sir Sidney Smith.

Sir Sidney Smith était à l'apogée de sa réputation, le rival de Nelson, et, comme lui, le vainqueur de Bonaparte.

L'un disait Aboukir, l'autre Saint-Jean-d'Acre.

L'un avait causé le désastre de la flotte, l'autre le désastre de l'armée.

Fait prisonnier dans un combat livré devant le Havre, le Directoire l'avait fait amener à Paris et enfermer au Temple ; du Temple, il s'était évadé à l'aide d'un faux passe-port portant la signature du ministre de la police générale.

De retour en Angleterre, on lui confia le commandement du *Tiger*, avec lequel il défendit Saint-Jean-d'Acre de la mer, tandis que Philippot, collègue de Bonaparte à Brienne, défendait la ville par terre.

Sidney Smith était un homme de trente-six ans et l'un des officiers les plus élégants et les plus instruits d'Angleterre. Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que l'intimité de Sidney Smith à Black-Heath donnât naissance à de mauvais propos.

Et, en effet, quoiqu'il fût notoirement connu que le petit protégé de la princesse de Galles fût l'enfant de parents nécessiteux et qu'il lui eût été recommandé par une de ses amies, M<sup>me</sup> Ralph, le bruit se répandit bientôt qu'il était le résultat des amours secrètes de Caroline avec Sidney Smith.

Mais bientôt la grande amitié du capitaine Manby pour cet enfant, les cadeaux qu'il lui faisait, ses attentions et ses complaisances en jouant avec lui déplacèrent les soupçons de la tête de l'amiral pour les faire passer sur celle du capitaine.

Il en résulta qu'au lieu de dire que la princesse avait un amant, on en vint bientôt à dire qu'elle en avait deux.

Lady Jersey, que Caroline avait appris à connaître, et qui avait

été l'agent le plus actif de sa séparation avec son mari, était à l'affût de tous les moyens qui pouvaient perdre celle à qui elle avait juré une amitié solennelle.

Elle trouva bientôt la femme qu'il lui fallait, une accusatrice presque aussi implacable qu'elle.

Lady Douglas, dame d'honneur de la princesse Caroline, fut renvoyée vers la fin de 1805 ; lady Jersey s'empara d'elle, et, à la suite de plusieurs conversations que ces deux dames eurent ensemble, une accusation d'adultère jaillit de leurs conciliabules. Toute l'histoire du petit Hostein fut mise au jour. Le prince de Galles saisit l'occasion qui se présentait avec ardeur ; il fit établir par écrit l'accusation de lady Douglas et du comte de Sussex, et les envoya mettre sa plainte sous les yeux du chancelier Turlow, et la mettre aux pieds du roi lui-même.

La reine d'Angleterre prit hautement parti pour le prince de Galles contre sa femme, et le roi, mis en demeure par les ennemis de la princesse, fut forcé de ne plus refuser une enquête.



## Chapitre XIX

Les Anglais ont un terme pour ces sortes d'instructions qu'ils appellent enquête délicate (*delicate investigation*). On nomma quatre commissaires qui furent lord Granville, lord Erskine, lord Ellenborough et le comte Spencer. Le lord chancelier présidait cette espèce de conseil. La plus sévère investigation, l'interrogatoire le plus minutieux des témoins n'arrivèrent à révéler que quelques familiarités de peu d'importance lorsque l'on considérait la position abandonnée de la princesse.

Son crime le plus grave était d'avoir reçu de sir Sidney Smith des dessins représentant la tente de Mourad-Bey.

Des recherches furent faites sur le jeune Hostein ; il fut reconnu qu'il était le fils de Sophie Hostein et d'un charpentier de Depfort, recueilli par la charité de Caroline. Après avoir été déposé à l'hôpital de Browlov-Street, on fit toutes les recherches possibles sur une grossesse dissimulée de la princesse et qui eût donné naissance à cet enfant ; mais il fut impossible d'avoir des renseignements précis, ni même aucun indice qui pût faire supposer la culpabilité de Caroline.

Le résumé de la commission d'enquête peut se traduire par ces mots adressés au roi Georges :

« Nous sommes heureux, sire, de pouvoir déclarer à Votre Majesté qu'il n'y a aucunement lieu de craindre que l'enfant qui se trouve en ce moment entre les mains de la princesse de Galles fût son fils, ainsi qu'on l'avait soupçonné ; ni quelle soit accouchée dans le cours de l'année 1801 d'aucun enfant de l'un ni de l'autre sexe. Nous pouvons même affirmer que rien de pareil n'a eu lieu pendant le cours du temps qu'a embrassé notre enquête.

« Donc, nous acquittons la princesse de Galles et nous pensons que ses accusateurs doivent être poursuivis selon la sévérité des lois ; mais Sa Majesté peut leur pardonner, sur notre déclaration qu'ils n'ont été probablement conduits à provoquer cette

délicate investigation que par le désir de rassurer l'Angleterre sur l'hérédité de la couronne qui pouvait être mise en doute, et que, dans cette circonstance, leur bonne intention n'est pas discutable. »

Caroline, triomphante, reparut à la Cour ; mais elle y fut outrageusement reçue par les partisans de son mari et de sa belle-mère. Sa situation y devint bientôt insupportable.

Le résultat de l'enquête avait été tenu secret, et la déclaration de l'innocence était demeurée inconnue. Il en était résulté que de ce mystère étaient sortis les plus injurieux soupçons contre l'honneur de Caroline, qui n'hésita point à en appeler à la publicité et qui écrivit au roi cette lettre qu'elle rendit publique, afin de forcer la réponse à être publique comme la lettre :

« Sire,

« Je m'adresse à Votre Majesté pour me plaindre amèrement de la façon légère et inconcevable dont on a instruit l'accusation dont j'ai été l'objet. Le résultat de cette enquête mystérieuse n'a jamais – chose tout à fait contraire aux lois de tout citoyen qui a le bonheur de vivre sous la constitution britannique, le plus beau patrimoine des Anglais – ; le résultat de cette mystérieuse enquête, dis-je, n'a jamais été mis à la connaissance du public.

« Il s'ensuit que j'ai été jugée portes fermées, sans avoir été confrontée avec mes ennemis et entendue dans ma défense, ce qui est contre l'esprit et contre la lettre de la loi.

« Est-il donc vrai que dans tous les pays du monde, et même en Angleterre, on puisse éluder la justice ?

« J'ose donc supplier Votre Majesté de vouloir bien considérer que la procédure intentée contre moi par mes accusateurs ayant démontré leurs mensonges, c'est bien le moins qu'on m'accorde la satisfaction de rendre le pays juge de l'opinion qui m'est due, et cela, en mettant sous ses yeux toutes les pièces du procès. C'est devant le public que j'ai été scandaleusement attaquée ; c'est devant le public que je dois être admise à me

défendre et à prouver mon innocence.

« J'implore comme une grâce que Votre Majesté ordonne *les diverses procédures de la commission spéciale du conseil privé être publiées sans restriction*, ou tout au moins consente à me laisser pourvoir devant la chambre des lords, pour y être condamnée ou absoute de droit.

« Sire, le privilège que j'invoque appartient aux plus infimes de vos sujets, comme aux princes du sang, c'est celui d'être jugé par ses pairs ; si je suis coupable, pourquoi cacher mon crime et ne pas me punir ?

« Si je suis innocente, pourquoi ne pas punir ceux qui ont tenté de me déshonorer et de me perdre ?

« La dignité de l'Angleterre veut un exemple solennel ; les amis du prince de Galles le désirent sans doute ; mais, en tout cas, la justice et l'humanité le réclament impérieusement.

« CAROLINE. »

Georges III répondit :

« Madame, je conviens que, parmi les lois si belles de la Grande-Bretagne, il n'en est pas une plus belle que celle qui autorise une femme outragée dans sa vie à rendre public le résultat de l'enquête légale dont sa conduite a été l'objet. Dans la vie privée plus particulièrement, c'est un avantage inappréciable. La liberté de la presse, qui donne à chaque individu le droit de porter sa cause devant le public, est un moyen sûr, ou d'empêcher le scandale, ou de le guérir ; mais, dans un cas comme le vôtre, il est certaines formes par lesquelles on doit se laisser guider. Et pourquoi tiendriez-vous à mettre au jour des choses dont la seule imputation blesse la délicatesse, lorsque moi, le prince et mon conseil privé, avons jugé à propos de les envelopper des voiles du mystère ?

« Quant au jugement que vous demandez à subir, ne vous suffit-il pas que votre conduite ait été jugée irréprochable et que la sentence de la commission spéciale instituée pour en connaître

vous ait rendu ce témoignage ? Que le conseil privé l'ait confirmée en la relisant et en ajoutant à votre honneur que vous n'aviez rien fait, non-seulement de criminel, mais d'inconvenant ?

« Que signifierait donc désormais un jugement ? Néanmoins, si vous tenez à l'impression de la procédure, j'ordonnerai que l'on suive vos désirs sur ce point ; mais je réserverai la totalité des exemplaires pour la famille royale seule, et je la rassemblerai de nouveau, si cela devient nécessaire, pour prendre en considération votre cas et la réparation qu'il exige. »

Caroline fit ses conditions. Elle consentait à céder aux prières du roi Georges III, mais à la condition que la réhabilitation serait complète, et que ses privilèges de reine et de mère seraient scrupuleusement respectés.

Mais le prince de Galles, qui, à l'instigation de ses maîtresses, lui avait voué une haine féroce, se refusa à cette réparation.

Alors la princesse en appela à la procédure, menaça de la faire paraître, et la fit paraître en effet.

Ce recueil était si important qu'on ne lui donna pas de titre ; on l'appela : *Le livre*, « *The Book* ».

C'est ce livre que nous avons eu tant de peine à nous procurer et qui, aujourd'hui, est devenu si rare qu'il coûte quatre guinées.

Sur ces entrefaites, le ministère Greenville et Grey tomba, amenant aux affaires le duc de Portland ; le conseil de la princesse la conjura de supprimer le livre. Le livre fut supprimé, ce qui le rend si rare aujourd'hui ; mais en échange, pour donner satisfaction à Caroline, on lui fit à Black-Heath une visite d'apparat.

Les deux frères du prince de Galles, accompagnés du duc de Cumberland, firent de leur côté une visite à la princesse ; une décision solennelle du conseil d'État confirma son innocence ; le calme rentra dans la famille royale et dura six ans.

Mais pendant ces six années Georges III était devenu complètement fou, et cette folie rendait sa participation aux affaires impossible. Alors le prince de Galles, qui jusque-là s'était donné

comme chef des whigs, se rallia aux tories, et, par cette conversion, obtint une majorité qui l'investit de la régence.

À peine fut-il nommé officiellement régent que les premiers actes du pouvoir du prince furent des outrages à sa femme. La princesse Charlotte, sa fille, lui fut enlevée ; le nouveau conseil de la princesse, lord Brougham, qui vient de mourir à Cannes, écrivit, au nom de Caroline, au prince régent, le 14 janvier 1812.

Renvoyée deux fois par le prince sans avoir été lue, la lettre fut envoyée la troisième fois aux journaux de Londres, qui la publièrent.

Le régent était impopulaire ; l'opinion des tories, qui le défendaient, avait rendu son impopularité encore plus grande ; l'opinion publique s'empara de la lettre ; le conseil, réuni de nouveau, se prononça pour l'innocence de Caroline ; mais, contradiction étrange qui dénonçait l'influence du prince, les restrictions apportées aux communications entre la mère et la fille furent maintenues.

Caroline adressa alors au président de la Chambre des communes une demande en communiqué de pièces et une prière de procéder à un jugement public de sa conduite.

Le ministère écarta l'affaire. Aussitôt le *Book* reparut ; en même temps, les partisans du régent poussaient en avant sir John et lady Douglas, et tous deux déclaraient hautement qu'ils étaient prêts à soutenir devant la Cour de justice les accusations portées par eux en 1804.

## Chapitre XX

Sur ces entrefaites, 1814 arriva.

Napoléon, après sa plus belle campagne, celle où il avait défendu pied à pied la terre de la patrie, avait abdiqué à Fontainebleau et avait été envoyé à l'île d'Elbe.

Le roi de Prusse et l'empereur de Russie, quoique recueillant le fruit de leur victoire, étaient venus à Londres, où des fêtes splendides avaient été commandées pour les recevoir. Seulement la reine-mère écrivit à la princesse de Galles pour l'avertir qu'elle ne serait point admise au cercle de la cour, le régent, au point où ils en étaient, ne pouvant se rencontrer avec elle.

Caroline s'adressa au régent lui-même, lui demandant dans une lettre pleine de dignité ce qu'elle avait fait pour subir de pareils outrages.

Le régent ne lui répondit même pas.

De son côté, la princesse se renfermait dans une invincible résistance qui donnait au prince-régent de graves soucis, ameutant contre lui l'opinion populaire, le tenant en échec dans ses projets de politique et de paternité, et l'empêchant, par son influence maternelle, de marier sa fille selon ses désirs.

Du moment où elle avait été enlevée à sa mère, la princesse Charlotte avait été remise aux mains de l'évêque d'Exeter, assisté de lady Clifford et de la douairière de Leeds.

La princesse Charlotte, qui adorait sa mère, avait montré de bonne heure une grande fermeté d'esprit et une singulière décision de volonté. Lorsqu'elle eut atteint sa seizième année, le prince-régent arrêta pour elle une alliance de famille, la destinant au prince d'Orange, héritier présomptif des Pays-Bas ; mais la jeune princesse, comme sa mère avait fait pour Algernon, avait, elle aussi, donné son cœur ; mais à un prince qui obtint plus tard une haute réputation de sagesse et d'honnêteté, et qui mourut avec le titre de Nestor des rois.

C'était celui qui fut, depuis, Léopold I<sup>er</sup>, roi des Belges.

Malgré son amour pour le prince, elle n'en résolut pas moins d'obéir aux ordres de son père, mais des fêtes avaient été ordonnées pour son mariage, et la liste des personnes invitées lui avait été remise.

Or, le premier nom qu'elle écrivit sur cette liste fut celui de sa mère.

Le prince-régent retourna la liste après avoir biffé le nom de la princesse Caroline ; mais la princesse Charlotte renvoya la liste à son tour, en y biffant, elle, le nom de son futur époux.

Le prince menaça, la princesse Charlotte répondit à ses menaces en se réfugiant chez sa mère, lorsque les conseils de lord Brougham amenèrent une sage transaction. Sous sa dictée, Caroline écrivit à son époux, le 25 juillet 1814, une lettre où elle énumérait tous les griefs qu'elle avait contre lui et où elle lui faisait part de la résolution qu'elle avait prise de quitter l'Angleterre et de rentrer à Brunswick, d'où elle partirait pour un long voyage. Elle faisait une proposition qui, avec un homme comme le prince-régent, devait tout faciliter. « Son traitement de princesse de Galles était fixé par le Parlement à 50,000 livres sterling ; elle déclarait n'en accepter que trente-cinq, laissant les 15,000 livres sterling de différence à son auguste époux.

Celui-ci se débarrassait de la princesse et gagnait quinze mille guinées en s'en débarrassant.

Elle partit le 9 avril 1814, sous le nom de comtesse de Wolfenbüttel.

À peine s'arrêta-t-elle quelques jours à Brunswick, puis elle partit pour la Suisse, entra en Italie et s'arrêta à Milan.

Pour son malheur, elle devait rencontrer dans cette ville un homme qui allait prendre sur sa vie une déplorable influence.

C'était Bartoloméo Bergami.

Le procès de la reine a fait ce nom tristement célèbre.

Bartoloméo Bergami avait été maréchal-des-logis-chef dans un régiment italien ; un passe-droit l'avait décidé à quitter le ser-

vice. Habitué au cheval, il se fit courrier du général Pino ; mais cet abaissement à la domesticité lui déplut bientôt, car il était, disait-il de famille noble. Peut-être sa noblesse ne consistait-elle que dans une taille herculéenne, de puissantes épaules, un visage régulier, une chevelure blonde, épaisse, bouclée, un esprit naturel fort gai, de la finesse et un courage qui allait jusqu'à l'audace.

Bergami, qui avait refusé de rester courrier du général Pino, accepta de devenir courrier de la princesse, à laquelle il fut présenté par le marquis de Ghislieri.

La princesse Caroline n'était plus jeune, elle venait de perdre, dans la douleur, dans l'exil et dans les larmes, vingt-trois des plus belles années de sa vie. Elle n'avait jamais été très-jolie, on le sait, mais elle était bonne, malheureuse, et comme tous les cœurs nobles, cherchait un cœur qui répondît au sien.

Une crainte poursuivait Caroline dans son exil, c'était celle d'être empoisonnée.

Un jour, elle demande un verre de vin à la glace. Au moment de le prendre sur l'assiette ou le domestique le lui présente, elle s'aperçoit que sa main tremble, elle le regarde en face, le domestique pâlit.

Bergami était présent, depuis longtemps il ne cherchait qu'une occasion de donner un preuve de son dévouement à la princesse : il prend le verre et, sans hésitation, en avale le contenu.

Le vin était empoisonné, Bergami faillit mourir.

La reine crut devoir le récompenser de ce qu'il avait souffert pour elle. Elle le fit écuyer, baron, chambellan, et la sœur de Bergami, la comtesse Oldi, devint dame d'honneur.

À partir de ce moment, Bergami ne s'occupa plus que de veiller sur la vie de Caroline, que deux fois encore il eut l'occasion de défendre contre le poignard des assassins.

Alors la reconnaissance de la princesse pour lui se manifesta sous toutes les formes.

Elle partit de Milan pour continuer son voyage, en ajoutant naturellement Bergami à sa suite ; elle visita l'Italie tout entière,



la Grèce, la Turquie, la Palestine, Tunis, et vint s'établir dans deux résidences qu'elle habita alternativement ; l'une à la villa d'Este, sur les bords du lac de Côme, et l'autre à Pesaro, patrie de Rossini.

Pendant ce temps, sa fille, la princesse Charlotte, était morte sans que son gendre daignât l'informer de la mort de sa fille.

Le roi Georges III aussi était mort, et ce ne fut que par hasard et par les journaux qu'elle apprit cette nouvelle.

## Chapitre XXI

Devenue reine d'Angleterre, Caroline dut s'attendre à de nouvelles persécutions. Elle n'avait plus le bon roi Georges III, tout fou qu'il était, pour briser les résolutions de son fils. Quant au conseil, il était à l'entière disposition du roi.

Et en effet, le 12 février 1820, il arrêta que les prières de la liturgie britannique ne se diraient plus pour la reine, mais pour le roi seulement.

En apprenant cette défense, Caroline écrivit au comte de Liverpool et réclama contre l'insolente omission de son nom.

Puis, dans le même message, elle annonça qu'elle revenait à Londres réclamer ses prérogatives de reine.

Les whigs triomphaient ; c'était un scandale terrible pour la nouvelle royauté, aussi les tories menacèrent-ils Caroline d'un procès en adultère si elle osait toucher le sol de la Vieille-Bretagne.

Et en effet, Georges IV était en mesure pour ce procès.

Depuis longtemps et pendant tout son voyage, il l'avait enveloppée d'une ceinture inaperçue d'espions. Une commission secrète avait été instituée à Milan, chargée de recueillir toutes les preuves contre la reine, et, grâce à son intimité avec Bergami, le seul ami sincère qu'elle eût trouvé à l'âge de quarante-sept ans, on espérait l'écraser sous le faisceau redoutable de ces preuves.

M. Brougham, qui n'était pas encore lord Brougham, retenait tant qu'il pouvait Caroline en échangeant des notes avec le ministère, mais ces notes ne firent qu'embrouiller la situation, et dans les derniers jours du mois de mai 1820, Caroline arriva en France.

Mais ce n'était plus la princesse forte de sa conscience, ce n'était plus la mère immaculée de la princesse Charlotte, aussi traversait-elle la France à pas lents, quand elle rencontra à Montbard l'alderman Wood.

Wood était de l'opposition whig, bruyant et violent, grand chercheur de popularité ; il comprit que la reine allait devenir l'idole des badauds de Londres, il offrit à Caroline ses conseils et sa maison, et la pressa au nom du peuple anglais de hâter son voyage.

Du moment où Caroline fut certaine de l'accueil qu'elle recevrait à Londres, elle passa à Paris sans s'arrêter et courut à St-Omer, où l'attendait M. Brougham. Depuis 1810, Henry Brougham, conseil légal de la reine, siégeait au Parlement. Jeune, ambitieux, éblouissant d'éloquence, whig enragé, il s'était fait dans le parti auquel il appartenait une réputation du premier ordre, et par la défense du démocrate Hunt, il avait conquis une place éminente dans le barreau anglais.

En 1814, il avait désapprouvé l'exil volontaire de Caroline. À St-Omer, il essaya d'arrêter la reine en lui parlant des concessions que ferait lord Liverpool ou plutôt Georges IV pour éviter sa présence. Mais tout fut inutile, l'esprit monté par les promesses de l'alderman Wood, Caroline ne voulut rien entendre, et, le 3 juin 1820, elle s'embarqua sur le paquebot anglais *le Prince Leopold*.

Le 4 juin, le paquebot entra dans le port de Douvres, battant pavillon royal, et fut salué par l'artillerie des forts.

La population tout entière était accourue au-devant de la reine et l'accueillait de ses acclamations frénétiques. Partout où elle passa, ce fut le même enthousiasme, elle reçut des adresses et des félicitations comme si son titre de reine ne lui était pas contesté, et, disons plus, n'était pas même aboli.

Le bruit de cet accueil parvint jusqu'à Londres, le ministère en trembla. Le roi était détesté, et il fallait prévenir par une accusation infamante l'arrivée de la reine.

Le 6 juin, à 5 heures du soir, un message royal était présenté par lord Liverpool à la chambre des lords, et par lord Castelreagh à la chambre des communes. Sur le bureau de la chambre des communes, on déposa un sac vert contenant les preuves amassées

contre la reine.

Caroline, dans le message, était accusée de liaisons adultères et indignes. On attirait l'attention du parlement sur certains documents contenant la conduite de la princesse depuis son départ du royaume.

C'était, depuis Henri VIII, la première accusation d'adultère portée contre une reine, et du temps de Henri VIII, on se le rappelle, ces accusations entraînaient la peine de mort. Aussi lord Liverpool, demandant la formation d'un comité secret de quinze membres pour prendre connaissance de l'accusation et voyant un grand nombre de visages consternés, se hâta-t-il de dire :

— Messieurs, n'attachez pas à l'accusation une importance qu'elle n'a point, le fait d'adultère, commis au dehors avec un étranger, ne constitue qu'une injure dans l'ordre civil.

Cela voulait dire que puisqu'il n'y avait plus qu'injure et non crime, la question de la peine de mort était complètement écartée.

Pendant cette discussion, la reine arrivait à Londres, où ses partisans lui avaient préparé une splendide réception.

Le peuple, toujours exagéré en toutes choses et se mettant au niveau des bêtes de somme, pour lesquelles trop souvent ils sont pris par les rois, le peuple voulut dételéer les chevaux et traîner sa voiture.

En passant devant Carlton-House, le formidable cortège, qui se composait de plus de soixante mille personnes, poussa trois rugissements terribles, car c'est par rugissement seulement que nous pouvons traduire les *groans* anglais.

L'alderman Wood reçut la reine chez lui ; le soir, sa maison s'illumina, tout le quartier suivit son exemple, et les fanatiques de Caroline coururent la ville afin que l'enthousiasme se manifestât à toutes les fenêtres en symbole de flamme.

Et cependant, quoique la guerre parût bien déclarée des deux parts, on négocia encore. Mais la reine ne voulut rien entendre sur l'article de la liturgie, tandis que sur ce point le roi, de son côté, ne voulut rien concéder.

Enfin, le 22 juin, la chambre des lords fit une dernière démarche. Quatre des principaux seigneurs d'Angleterre présentèrent à genoux à la reine une respectueuse motion tendant à obtenir d'elle qu'elle cédât sur la liturgie, mais elle resta inébranlable.

La foule les avait suivis en les huant ; voyant qu'ils allaient chez l'alderman Wood, la foule entourait la maison, criant pendant l'entrevue :

— Restez ferme, réclamez vos droits, le peuple est pour vous.

Et quand on lui apprit que la reine ne faisait aucune concession, la foule s'écria :

— Vive Sa Majesté ! Vive l'innocente !

En même temps que deux ou trois cents de ces fanatiques allaient briser à coups de pierres les fenêtres de Carlton-House.

À partir de ce jour, Caroline quitta la maison de M. Wood, trop voisine du palais du roi, et prit pour demeure Brandenburg-House.

Le 28 juin, l'examen des pièces commença à la chambre des lords.

Les communes, fidèles à leur opposition, refusèrent d'ouvrir le sac vert dans lequel se trouvaient les preuves de culpabilité de la reine.

## Chapitre XXII

Le lendemain 29 juin, lord Liverpool ouvrit la séance de la chambre des pairs par l'acte d'accusation et lut ce que l'on appelle, en matière de législation anglaise, le bill des peines et des châtimens (*Bill of pains and penalties*).

Il était conçu en ces termes :

« Attendu que dans l'année 1814, Sa Majesté, Caroline-Amélie-Élisabeth, alors princesse de Galles, et maintenant reine-épouse d'Angleterre, résidant alors à Milan, prit à son service le nommé Bartoloméo Bergami, étranger de condition inférieure et ayant été domestique.

« Attendu qu'après que ledit Bergami fut entré au service de Son Altesse Royale, il s'établit entre eux une intimité ignoble et inconvenante, que non-seulement Son Altesse Royale l'éleva à un poste éminent dans sa maison, et l'admit à des relations confidentielles avec sa personne, mais encore lui conféra les marques les plus étranges de faveur et de distinction, en lui obtenant des ordres de chevalerie et des titres d'honneur, et en lui conférant un prétendu ordre de chevalerie que Son Altesse Royale avait pris sur elle d'instituer, sans en avoir le droit ni le pouvoir.

« Attendu que ladite Altesse Royale, oubliant encore davantage l'élévation de son rang et ses devoirs envers Votre Majesté, n'ayant plus aucun égard à son honneur ni à son caractère, s'est conduite avec ledit Bergami, en une foule d'occasions, tant en public qu'en particulier, avec une familiarité indécente et une choquante liberté.

« Attendu enfin qu'elle a eu *licentious, disgraceful and adulterous intercourse* avec ledit Bergami, commerce qui a continué durant tout le séjour de Son Altesse Royale à l'étranger ; au grand scandale et déshonneur de la famille royale dans ce royaume.

« Voulant témoigner un juste respect pour la dignité de la

couronne et l'honneur de la nation, nous, les très-humbles et très-fidèles sujets de Votre Majesté, les lords spirituels et temporels, ainsi que les députés des communes, assemblés en parlement, nous supplions Votre Majesté d'ordonner ce qui suit :

« Qu'il soit ordonné par la très-excellente Majesté du roi, avec l'avis et le consentement des lords spirituels et temporels et des députés des communes, réunis dans le parlement présentement assemblé, et par leur autorité, que ladite Majesté, Caroline-Amélie-Élisabeth, dès que cet acte aura passé, sera dépouillée du titre de reine et de tous les droits, privilèges, prérogatives et exemptions qui lui appartiennent comme reine-épouse de ce royaume.

« Qu'elle sera déclarée incapable d'exercer aucun de ses droits et de jouir de ses prérogatives, et de plus, que le mariage entre Sa Majesté le roi et ladite Caroline-Amélie-Élisabeth soit, par le présent acte, dissout pour toujours, totalement annulé et mis au néant sous tous les rapports et dans toutes ses conséquences. »

Il serait curieux d'opposer à cet acte d'accusation légale l'acte d'accusation morale que l'Angleterre pouvait porter contre son roi.

Ainsi, il était de l'honneur du peuple anglais de ne pas se laisser gouverner par une pauvre femme qui, après une vie irréprochable de douleurs et d'outrages, avait commis à quarante-sept ans, dans des conséquences d'isolement et d'exil, une de ces fautes que le Christ pardonnait à l'humble femme s'agenouillant devant lui ; tandis qu'au contraire, il ne trouvait rien à reprendre contre le prince ivrogne, prodigue, joueur, escroc, débauché, sans parole et banqueroutier.

C'était un étrange exemple, on en conviendra, donné par les deux chambres d'Angleterre aux autres nations.

Nous avons à tort appelé le bill de peines et châtements l'acte d'accusation ; il n'en était que le prologue. Le véritable acte d'accusation fut lu le 17 août par l'attorney-général sir Samuel

Shepherd.

De ce long exposé, qui occupa deux séances, que l'on nous permette de n'offrir à nos lecteurs que les points principaux.

Les conseils de la reine étaient MM. Brougham, Denman, le docteur Lusington, John Williams, Tindal et Wildes.

Nous empruntons cette pièce aux causes célèbres de M. Fouquet, continuateur de l'*Annuaire historique* dit de Lesur.

La reine Caroline, après avoir quitté l'Angleterre en 1814, non pas, comme on avait voulu le faire entendre, malgré elle, mais de son propre gré et par des raisons bien connues d'elle, s'était rendue d'abord à Brunswick, et de là en Italie.

En quittant le royaume, la reine avait une maison composée de personnes « assorties à son rang et prises dans la classe élevée, dans les familles distinguées de ce pays ». Ces personnes, à l'exception d'une seule, M. Saint-Léger, la suivirent à Milan.

Dans la première quinzaine de son séjour à Milan, la princesse prit à son service un individu nommé Bergami, en qualité de courrier valet de pied, ou valet de place.

Partie pour Rome, Sa Majesté se rendit ensuite à Naples. Déjà, dès le premier jour où elle fut installée à Naples, la reine ordonnait que l'enfant, William Austin, ne coucherait plus dans sa chambre comme précédemment, donnant pour raison qu'il n'était plus d'âge à permettre un tel rapprochement.

Un soir, une des femmes de chambre de la reine la vit singulièrement agitée au retour de l'opéra ; elle avait fait préparer, à côté de sa chambre à coucher, une autre pièce avec un lit, pièce communiquant directement avec la sienne. On crut que ce lit était destiné à l'enfant, mais ce fut Bergami qui fut destiné à l'occuper.

La femme de chambre, qui offrait ses services à sa maîtresse, fut renvoyée ; cela l'étonna beaucoup. Mais le lendemain, elle fut bien plus surprise en voyant que le lit de la reine était resté dans le même état où il se trouvait la veille au soir, tandis que le lit de Bergami portait les marques évidentes qu'il avait servi de couche



à deux personnes.

Cette seule circonstance, isolée de toutes les autres, disait sir Samuel Sheperd, suffirait à établir devant un jury la preuve de l'adultère. Mais il fallait se résoudre à peindre par le détail la longue série de ces rapports licencieux rendus plus scandaleux encore par une foule de circonstances aggravantes.

Bergami, à ces premiers moments du commerce adultère, remplissait encore les fonctions d'un simple valet à table et d'un simple courrier en voyage. Cependant les domestiques apercevaient déjà entre la reine et lui les familiarités les plus indécentes. Il déjeunait seul avec elle dans sa chambre à coucher, et on les vit se promener sur la terrasse de la maison se donnant le bras. La reine ayant donné au roi de Naples et à la noblesse de cette capitale un grand bal masqué, elle y parut dans divers costumes indécents pour une femme, et, chaque fois qu'elle en changea, elle se retira seule avec Bergami, sans être accompagnée d'aucune de ses femmes.

Autre fait plus positif encore, Bergami, blessé d'un coup de pied de cheval, était malade et avait obtenu qu'un de ses amis fût introduit dans la maison pour le soigner. Cet individu, couché près de la chambre de Bergami, entendit plusieurs fois, après que tout le monde se fut retiré, la reine se glisser avec précaution, à travers le corridor, dans la chambre de Bergami. Ayant prêté l'oreille, cet individu entendit distinctement des bruits qui lui prouvaient que la reine et Bergami s'embrassaient (*He could hear sounds which convinced him tant Her Majesty and Bergami were... were... in short could hear them kissing*).

Nous adoucissons la phrase en laissant la traduction qui la précède.